DA

UNE QUATRIÈME MINE

DANS LE CAMP ENNEMI

UNE QUATRIÈME MINE

DANS LE CAMP ENNEMI

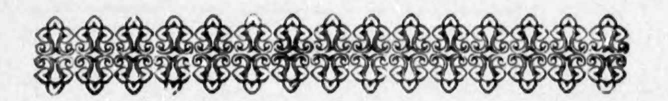
PAR

Z. LACASSE, O. M. I.



MONTRÉAL
LIBRAIRIE ST-JOSEPH,
CADIEUX & DEROME
1603 RUE NOTRE-DAME.

[1893]



PRÉFACE

Mes chers amis,

Je viens vous faire une nouvelle visite, vous m'avez reçu avec tant de politesse l'hiver dernier, que j'avais hâte de vous revoir.

La dernière fois nous avons parlé du prêtre, nous avons tâché de venger le ministre du Seigneur de toutes les calomnies qu'on avait entassées sur lui.

Aujourd'hui nous venons vous dire que, suivant notre promesse, nous avons franchi les remparts et nous voici en plein camp ennemi.

Ces ennemis ! nous allons les regarder en face ; il est nécessaire de bien les examiner pour les reconnaître partout,de découvrir leur plan d'attaque, leurs ruses, leurs fourberies, afin de combattre avec succès pour la défense de notre Sainte Religion catholique et de notre chère Patrie canadienne,—car les ennemis de la religion catholique sont les ennemis des Canadiens-français.

Je respecte trop mes compatriotes pour croire un instant, qu'ils comptent pour amis ceux qui sont les ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ, le premier Souverain de toutes les nations ; qui n'aime pas son roi, est traître à son pays ; qui n'aime pas le Sauveur des Canadiens-français le Roi Jésus est ennemi de sa race.

Le monde se divise en deux camps : les uns suivent de près ou *de loin* l'étendard du démon, les autres celui de la croix de Jésus ; ceux-là vivent pour le temps, ceux-ci pour l'éternité ; ceux-là veulent être payés en ce monde, ceux-ci dans l'autre.

Il faut appartenir à l'un ou à l'autre camp, personne n'est libre de rester neutre. " Celui qui n'est pas pour moi," dit Notre-Seigneur, " est contre moi."

On peut classer les ennemis que je viens vous proposer de combattre, en trois catégories.

Il y en a qui, par mépris, crachent sur notre drapeau,—le drapeau de l'Eglise,— ce sont des ennemis déclarés. D'autres aussi méchants, mais n'ayant pas l'audace de leur mauvaise cause, n'osent pas publiquement mépriser notre sainte religion, souiller notre drapeau, mais en secret excitent les autres à le faire : ce sont des ennemis cachés.

La troisième catégorie d'ennemis,—de beaucoup les plus nombreux,—sont ennemis sans le savoir : ce sont les ennemis inconscients. Ceux-ci disent hautement qu'ils veulent le bien de l'Eglise, la gloire du Canada, mais, les moyens qu'ils prennent pour arriver à leur but, rencontrent l'assentiment de tous les ennemis de la religion ; ce n'est pas la haine qui fait agir cette classe d'ennemis, mais un manque complet de sens catholique. C'est cette dernière catégorie qui fait le plus de mal en ce pays : elle sert de marche-pied à la gent impie pour monter à l'attaque.

Ces trois genres d'ennemis, nous voulons vous les faire connaître. Nous n'avons pas le temps de les dénoncer tous, mais nous allons en démasquer un grand nombre.

Nous tâcherons d'être bien charitables, ne dénonçant que les opinions mauvaises

et les faits publics, laissant de côté la conduite privée de nos ennemis, même de ceux qui nous calomnient devant tout le monde ; ce sera là notre vengeance. Si je ne puis faire plaisir à tous, j'espère au moins m'attirer les bonnes grâces de Jésus et de ses amis.

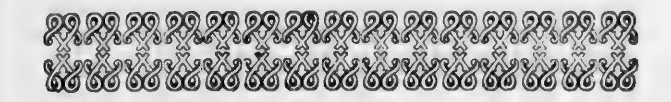
Les autres voudront bien me rendre ce témoignage-ci : quand j'attaque, je signe mon nom. Je ne m'en prends qu'à eux, ils voudront bien ne s'en prendre qu'à moi.

Si vous ne voyez pas d'approbation au commencement de mon livre, c'est parce-que je n'ai pas voulu exposer Nos Seigneurs les Evêques à recevoir les crachats de nos voltairiens. Ceux-ci ne pourront frapper sur d'autres que sur moi qui suis habitué " aux coups " depuis ma jeunesse. C'est à la grâce sanctifiante que je tiens par-dessus tout, et personne ne peut me l'ôter malgré moi. Allons-y donc gaî-

ment, sans crainte comme sans présomption ; Dieu *nous ordonne* de combattre, c'est Lui qui *donne la victoire.*

Serait-ce trop présumer de votre charité de demander un *Ave Maria* pour l'auteur. *Ave Maria . . . etc.*





CHAPITRE I

NOS ENNEMIS DÉCLARÉS.

PARLONS d'abord de nos ennemis déclarés. Sont-ils nombreux les ennemis déclarés du peuple canadien catholique? Je ne crois pas que ceux qui font profession d'impiété, soient légion parmi nos canadiens; la foi est encore ancrée trop profondément dans le cœur de notre peuple pour que l'impiété ose publiquement relever la tête; les ennemis cachés comme nous le dirons plus tard, sont en plus grand nombre.

Nous comptons pour ennemis déclarés, tous les chiniquistes, *les suisses*, en un mot, tous les Canadiens *revirés* ; un Canadien-français reviré n'est pas plus un Canadien que du vin aigri n'est du vin, c'est du vinaigre.

Sont aussi nos ennemis déclarés tous les gens de " la Canada-Revue ". Ainsi, tous ceux qui écrivent dans ce journal, tous ceux qui lui fournissent de l'argent, ou qui le reçoivent à titre d'encouragement, parce qu'il est censé représenter leurs idées, sont des ennemis déclarés que nous sommes tenus de fuir.

Sont aussi ennemis déclarés tous ceux qui poursuivent devant les tribunaux *civils*, un évêque ou un prêtre dans le but de l'empêcher d'exercer son saint ministère, ainsi que l'avocat qui se charge d'une telle cause.

Pourquoi sont-ils des ennemis déclarés ?

Parce qu'en désirant empêcher l'exercice de la juridiction ecclésiastique, ils désirent par là même l'excommunication encourue par ceux qui y mettent entrave; ce sont des révoltés. Voici les mots de la bulle " Apostolicæ Sedis ". Sont frappés d'excommunication, réservée spécialement au pape " ceux qui empêchent di-
" rectement ou indirectement l'exercice
" de la juridiction ecclésiastique du for
" intérieur ou extérieur, ceux qui pour ce
" faire, recourent au for séculier et en
" obtiennent des décrets ou sentences
" qui empêchent l'exercice de cette
" même juridiction, ceux qui portent
" les dits décrets ou sentences, ceux
" qui concourent à cet acte par leur
" aide, leur conseil ou leur faveur ". Ceux qui bravent l'Eglise, qui *désirent* être excommuniés ne peuvent être autre chose que de véritables ennemis.

La chose est claire : on est catholique ou on ne l'est pas ; si l'on est catholique, on doit avoir confiance dans son Église qui a ses juges pour décider les causes ecclésiastiques. De tels juges connaissent ce que l'église défend ou ne défend pas, tandis que des juges civils, en dernier ressort tous protestants, ne savent pas le premier mot de la question. Bien plus, ces juges protestants prendront comme un acte de vertu ce que l'Eglise considère être un crime de haute trahison, par exemple : la rébellion contre l'autorité divine, contre le pape. Mes chers compatriotes, on n'est pas mauvais catholique parcequ'on poursuit son curé devant le tribunal de l'évêque, ou son évêque devant le tribunal du Pape, mais on devient mauvais catholique quand on ne se soumet pas ; de même dans une cause civile, si un citoyen ne voulait pas se soumettre à la dernière décision du tribunal où il en

aurait appelé, il serait un mauvais citoyen. (1)

Dans notre pays, je ne connais qu'un seul cas où la cause d'un paroissien contre son curé soit allée jusqu'à Rome. Le procès alla d'abord devant le tribunal de l'évêque *puis de l'archevêque* et *ensuite du Pape.*

Des méchants conseillèrent à ce paroissien de citer son curé devant le juge civil : non, dit ce catholique sincère, je suis l'enfant de l'Eglise catholique et je serai jugé par elle ; il gagna devant le tribunal de l'Évêque, de l'Archevêque et du Pape, le curé se soumit et paya ; il n'y eut point de scandale et tous deux, curé et paroissien continuèrent à marcher *comme de plus belle*, dans le chemin du ciel, grâce à leur soumission au Vicaire de Jésus-Christ. Voilà un exemple *qu'il faut* suivre si l'on ne veut pas être *méchant* catholique.

(1) Excepté le cas bien entendu où la décision serait contraire aux lois de l'église de Jesus-Christ.

Il y en a qui sont toujours à crier : les prêtres et les évêques peuvent se tromper. On répond : s'ils se trompent, faites les juger par Celui qui ne se trompe pas, et qui ne se trompera jamais en matière de foi et de mœurs.

Monseigneur l'Archevêque de Montréal a cru qu'un loup dévorait ses brebis ; pasteur vigilant, *il leur a dit de ne pas ouvrir la porte de la bergerie.* Voici que le loup se fâche, et soutient qu'il est une brebis ; il veut prouver qu'on ne l'a pas compris. Eh bien, alors, qu'il aille au Chef de son pasteur et lui dise : Vous qui avez donné un pasteur au diocèse de Montréal pour veiller sur les intérêts des âmes, veuillez écouter ma prière : Monseigneur de Montréal a commis une injustice à mon égard, il me prend, moi, douce et tendre brebis, pour un loup dévorant, il a confondu mes timides bêlements, avec les hurlements d'un loup affamé ; moi, Cana-

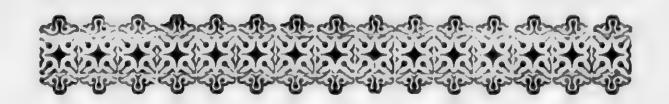
da-Revue, qui ne veux rien autre chose que la gloire de l'Église, je viens d'être étranglée dans mon berceau par celui qui a mission de me protéger ; regardez les articles auxquels j'ai donné le jour, et veuillez accorder justice au défenseur de l'Autel et de la Patrie.

Le rédacteur de la " Canada-Revue " aurait dans ce cas suivi la voie régulière. Rome aurait examiné si réellement, Filiatrault était un loup ou un agneau, et il n'y aurait pas eu de scandale : chacun devant se soumettre à la sentence qui eût été prononcée. Mais au lieu d'en agir ainsi, que fait-il ? il demande au bras séculier de punir le représentant de Jésus-Christ, et veut empêcher l'Esprit-Saint de parler aux fidèles du Christ. Il se range sous l'étendard de la révolte de Satan qui refuse d'obéir à Dieu.

C'est donc avec raison qu'on dit que tous les gens de la " Canada-Revue, " sont des

ennemis déclarés de l'Église et des Canadiens-français, et, si nous avons un reste de foi, il faut les fuir, les regarder comme des brebis galeuses qui peuvent porter la contagion dans tout le troupeau ; mais en même temps il faut prier pour leur conversion et se souvenir que Dieu est assez puissant pour changer les loups en brebis, les Saul en Paul.





CHAPITRE II

NOS ENNEMIS LES FRANCISSONS.

S'IL y a pommes et pommes, il y a Français et Français.

Vous savez, mes chers amis, qu'il y a dans le pays un certain nombre de sujets qui nous viennent de France ; les uns, soit ecclésiastiques, soit laïques, sont vraiment nos frères ; ils arrivent ici avec la foi que nos ancêtres ont apportée de la Mère-Patrie. Dès qu'ils mettent le pied sur notre sol, nous sentons qu'ils sont de la famille ; aussitôt ils nous aiment, ils nous félicitent de ce que nous sommes

encore catholiques. Ils sont contents de voir que nous avons conservé ce qui a fait la grandeur de la France : notre attachement aux anciennes traditions de la fille ainée de l'Eglise.

Ceux-ci sont des —— Français-canadiens qui veulent le règne de Jésus-Christ ; aguerris au combat, ils viennent nous faire profiter de leur expérience, ils se rangent aussitôt sous le drapeau du peuple canadien, combattant *nos suisses* de tout leur cœur ainsi que *nos autres ennemis.* De même qu'ils nous font bien plaisir en se rangeant avec nous contre les suisses, les ennemis des Canadiens catholiques, ainsi je crois leur être agréable en m'unissant à eux pour flétrir ceux de leurs compatriotes qui ne sont pas français du tout.

Car, mes chers amis, remarquez-le bien ; ceux qui viennent de France ne sont pas tous Français. Il y en a parmi eux qui sont——francissons,—ainsi nommés par-

cequ'ils sont seulement francs aux saucissons, qu'ils mangent tous les vendredis de l'année, même le vendredi-saint.

Ces francissons, sont les plus grands ennemis du Canada-Français et de la religion catholique.

Il y a une dizaine d'années, un vaillant missionnaire français vint voir un de ses anciens compatriotes qui l'amena prendre un repas " à la française " dans un restaurant. La longue barbe et l'accoutrement du missionnaire ne le firent pas reconnaître comme tel. A peine fut-il installé à table avec son ami que sept ou huit francissons, petits crevés de Paris, vinrent prendre leur dîner. Le missionnaire sortit bientôt de cet endroit les larmes aux yeux. L'ayant rencontré quelque temps après, il me dit : Mon père, il y a ici une espèce de faux français (il ne savait pas alors qu'on les appelait francissons) qu'il faut chasser du pays, sinon vous

êtes perdus. Je viens d'entendre les propos les plus infâmes, les blasphèmes les plus épouvantables ; ces mécréants n'ont parlé entr'eux que de prétraille, de calotins, de vermine de sacristie, de chancres d'autel, etc., etc., l'un d'eux termina ses imprécations par ces mots : et dire qu'il faut demeurer—si l'on veut gagner sa vie—dans ce pays conduit par la vermine sacerdotale. Courage, reprit un compagnon, le règne des calotins va bientôt finir en Canada, nos grandes idées font des progrès, témoins ces hommes de profession qui viennent dîner ici de temps à autre, maintenant ils emboitent le pas derrière nous, et détestent à présent M... (je supprime le nom) de tout leur cœur.

Pauvre missionnaire ! vous êtes encore vivant et en voyant ce qui se passe, vous devez pleurer à chaudes larmes ; ces francissons que la Commune de Paris a

vomis de son sein, le Canada ne les a pas chassés ; cette écume sortie des dégoûtants égouts de l'impiété et du libertinage a été recueillie sur nos rives ; ils étaient mendiants ces monstres, on les a assistés ; ils nous ont suppliés de ne pas les laisser mourir de faim, on leur a fourni du pain, et dès qu'ils ont eu assez de force pour se soutenir, leur premier acte de reconnaissance a été de nous cracher à la figure, de déchirer le drapeau catholique pour lequel nous sommes prêts à donner notre sang, de transpercer le crucifix que nous tenons pressé sur notre cœur. Ils cherchent à faire école surtout parmi les journalistes ; ils veulent imposer leurs idées ; payés par la juiverie et la franc-maçonnerie, ils font des articles à tant la ligne, cherchant à fausser les idées du peuple. Jusqu'ici, leurs adeptes se recrutent parmi la classe de demi-savants que la province possède, gens qui ne savent

qu'aligner des mots les uns à la suite des autres. Sortis du collège en belles-lettres, ils n'ont jamais voulu étudier depuis, aussi ils ne connaissent que peu l'histoire des hommes du jour et beaucoup celle des hommes de la nuit. Les francissons se sont emparés de cette classe de viveurs, ils ont dîné et veillé avec eux, leur ont parlé des grands, grands hommes de la France impie : Sainte Beuve, Eugène Sue, Dumas, Victor Hugo, le grand Hugo. Ils ont exhalé leur rage contre " l'ancien régime ", contre les désordres de la cour papale et les ravages de ce " chancre de la papauté ", et nos cana-francissons de les écouter *avec ébahissement*, même quand ces misérables parlaient contre les Canadiens. Un jeune homme à qui Dieu a donné un grand talent (qu'il prenne garde d'en abuser) m'a raconté les moyens diaboliques que ces mécréants emploient pour pervertir notre jeunesse

littéraire. Il est venu lui-même à deux doigts de sa perte.

On commence d'abord par parler littérature, puis des progrès modernes de l'esprit humain, ensuite on pérore sur la licence (on lui donne le beau nom de liberté), On en arrive bientôt au clergé : la cause de tous les maux passés, présents et futurs.

Il paraît que ces francissons ont surtout à cœur de répandre cette diabolique doctrine-ci : le clergé s'est toujours trop immiscé dans les affaires qui ne le regardent pas. Ils n'ont pas d'objection—pour le moment—que le prêtre reste à la sacristie, mais ils ne veulent pas le voir dans nos écoles. Ne vous apercevez-vous pas, disent-ils, qu'il est partout ? Il est maître dans la famille, dans l'école, dans le conseil municipal ; il se mêle d'agriculture, de colonisation, de chemin de fer, d'industrie, de beurre, de fromage, d'exposition etc.,

etc., il rayonne partout. Il faut rétrécir le cercle de ses opérations, il faut lui mettre aux pieds une chaîne dont la longueur s'étendra du presbytère à la sacristie, pas au-delà. Là encore, il faudra le surveiller ; s'il refuse de baptiser un enfant, on enverra l'huissier lui demander pourquoi. Quant à la chaire, on le laissera prêcher... à moins qu'il ne dise des choses qui ne soient pas de notre goût.

Voilà, mes chers amis, la ligne de conduite que le démon a tenue dans les autres pays, voilà ce qu'il veut faire dans le nôtre ; il a choisi pour cela des francissons, bavards intarissables, impudents et haîneux, qui ne peuvent voir un prêtre sans éprouver du dégoût, et qui détestent de tout leur cœur les Canadiens-français *parcequ'ils sont catholiques*. Les Canadiens revirés, qui mangent le vendredi du saucisson avec eux, ont toute leur sympathie ; pour eux Chiniquy est un grand homme

et les dindons sont les plus fines bêtes du monde.

Et dire qu'il y a un certain nombre de polissons à Montréal qui se traînent devant ces monstres, qui vont leur lécher les pieds. Quelques-uns de ceux-ci sont des journalistes qui vont préparer à leur club, en dégustant un verre d'absinthe, un article de journal qu'on destine à des yeux catholiques !

Et dire que ces journaux sont lus ! . . . mais ne devançons pas un autre chapitre.

Un petit trait à ce propos. Quelques jours après que Monseigneur l'Archevêque eut défendu la lecture de la " Canada Revue ", je me trouvais dans un char en route pour Québec. Deux jeunes gens causaient sur un siège en avant de moi. L'un d'eux se tournant vers son compagnon, de manière que je pusse bien le voir et bien l'entendre, dit d'une voix forte :

—As-tu lu la " Canada-Revue " d'hier ?

—Non, j'ai été si occupé depuis quelque temps que je n'ai pas le temps de lire les journaux.

Ce dernier paraissait embarrassé dans sa réponse ; le lâche ! sa conscience l'avait averti de ne pas lire ce journal, mais, il ne voulait pas faire de peine à son ami. Il avait à choisir entre Jésus-Christ et un francisson et s'écria : non pas Jésus, mais le francisson Barabbas. Vous entendrez pourtant ce même jeune homme en compagnie d'un catholique déblatérer contre tous les francissons. Et bien, les avachis de cette trempe sont la principale cause de la propagation du mal dans notre province. Trois ou quatre francissons trainent dans les rues Jésus dont ils couvrent la figure de crachats, invitent leurs connaissances à assister au spectacle et obtiennent de ces derniers cette honteuse réponse : Je suis si occupé de ce

temps-ci, je n'ai pas le temps de vous suivre.

Les lâches !!!

Reprenons notre récit ; le francisson continuant en grossissant sa voix :

—Et bien, moi, je l'ai lue, relue, vue et revue.... *revue,* comprends-tu ? *revue.* Il avertissait son ami qu'il venait de faire un calembourg qu'il avait lu, dans l'almanach de 1870 ; une bouffée de fumée, poussée d'un air protecteur vers le plafond, alla annoncer aux atômes effrayés de l'air que c'était lui qui fumait une cigarette ; du pouce et de l'index, tordant les sept poils de sa moustache, il s'affaissa sur la croisée, écrasé sous le poid de sa propre grandeur. Le train pendant ce temps-là continuait sa marche comme auparavant.

Avant de finir permettez-moi d'adresser un mot à ces contempteurs des Canadiens-français :

Bande de cornichons de francissons ! vous voulez la lutte, vous allez l'avoir. Vous voulez mener les canadiens par le bout du nez, et pour réussir vous cherchez et cherchez longtemps quelques gros cornichons derrière lesquels vous pourrez vous cacher ; les ayant trouvés, vous les mettez de l'avant pour faire croire au peuple que ce sont des canadiens qui émettent vos idées. Vous avez la ridicule prétention de vous appeler les porte-voix du peuple canadien. Ne croyez pas le peuple canadien aussi nigaud que cela, il vous voit malgré l'épaisseur du mannequin qui a mission de vous dérober aux regards de la foule, et sait distinguer entre un porte-voix et un porte-ordure. Quelques badauds, sont tombés dans le piège ; mais ils jurent que vous ne les reprendrez plus.

Il paraît que vous voulez fonder un lycée pour donner un cours classique à nos

canadiens. Eh bien, restez avec vos amis les chiniquistes, ayez les pour élèves, le temps est arrivé de trancher les camps ; vous désirez faire la guerre au Christ, hâtez-vous de rassembler autour de votre drapeau francisson, tous les crevés de la " savante Paris," le plus tôt, le mieux ; on a hâte que les Canadiens soient séparés de vous. Que ceux de nos compatriotes qui sont assez avachis pour vous suivre, le fassent, nous voulons que le triage s'opère ; il est bon de temps à autre de sarcler le beau parterre qui s'appelle la province de Québec, et de mettre les débris et le chiendent dans un même coin. Apprenez, petit troupeau de malotrus ! qu'il y a encore des hommes de cœur parmi nos juges, nos avocats, nos notaires, nos marchands, nos habitants et artisans, qui pourront se chicaner entr'eux mais s'uniront pour ne pas se laisser mener par le bout du nez par les crevés de Paris. Consolez-vous,

cependant, petits voltairiens, vous aurez quelques adeptes qui iront, avec la bêtise écrite sur la figure, s'aplatir devant vous, vous inviter à leurs soirées, et vous demander à parler en public, etc. etc. Ceux-ci feront bande à part, ils seront dignes de vous. A de tels rénégats je n'ai rien à dire, —je ne leur demanderai qu'une chose : ne pas aller dans le cimetière où reposent les ossements de leurs pères ; qu'ils leur épargnent cette honte. (1)

Je finis.

Mes chers compatriotes ; sachez que le monde moral a ses affinités comme le monde physique, " dis-moi qui tu hantes,

(1) L'autre jour, j'ai rencontré une dame affligée, atterrée par la conduite d'un membre de sa famille. Je lui racontai le trait suivant :

Feu capitaine Saint-Louis de la Compagnie du Richelieu disait à notre capitaine Roy en pointant la statue de la Sainte-Vierge dominant la chapelle de Bonsecours : n'oublie pas de saluer la *vieille mère* avant de partir. Pour vous consoler, madame, pensez au *vieux* Saint-Louis.

je te dirai qui tu es," et ne suivez pas les francs aux saucissons si vous ne voulez pas devenir saucissons vous-mêmes.

Le francisson ! voilà l'ennemi.



D'a
mac
pitr

(1)
de l'E
maço
mets
qui,
proba
franc
pas t
—D'a

CHAPITRE III

NOS ENNEMIS CACHÉS.

NOUS avons des ennemis cachés plus dangereux que les ennemis déclarés et aussi plus nombreux. D'abord au premier rang, tous les francs-maçons, à qui nous consacrons un chapitre spécial. (1)

(1) La franc-maçonnerie elle-même est l'ennemi déclaré de l'Eglise.—Maintenant elle ne se cache plus, mais les francs-maçons du Canada se cachent encore, c'est pourquoi je les mets dans ce chapitre.—Y en a-t-il parmi les anglais maçons qui, *dans les commencements* soient des ennemis inconscients ? probablement, c'est pourquoi en parlant de nos ennemis, les francs-maçons, les réformateurs, et autres, vu qu'ils ne sont pas tous coupables au même degré, je ne les classifierai pas —D'ailleurs il sera facile à chacun de le faire.

Tous ceux qui ne voudraient pas poursuivre devant les tribunaux civils un évêque, ou un prêtre, mais qui sont contents qu'il le soit, sont des ennemis cachés.

N'oublions pas ceux qui fournissent en cachette des fonds à " la Canada Revue " pour la faire subsister, ainsi que ceux qui disent qu'elle va trop loin, mais qu'elle ne veut réprimer que les abus.

Tous ceux qui encouragent les mauvais journaux qui veulent enlever au clergé le contrôle de l'éducation, sont des ennemis. Ils affirment qu'ils sont catholiques, qu'ils ne veulent que le bien de la religion et de la patrie, mais ne les croyez pas ; ils soupirent après le jour où l'Eglise n'aura plus le droit d'interdire dans les écoles, les livres qu'ils préparent en secret.

Sont nos ennemis les " grands réformateurs " d'aujourd'hui. Sans doute, toute chose humaine peut être perfectionnée,

mais, mes chers amis, quand vous voulez seulement réparer une maison, vous ne la jetez pas à terre ; dans ce cas, c'est un nouvel édifice que vous voulez bâtir. C'est exactement la même chose avec nos réformateurs ; ils ne veulent pas *réparer* notre système catholique d'éducation, ils veulent construire un *autre* système laïque où la religion n'aura rien à faire. Si, au lieu d'être des ennemis, ils étaient des amis, comme ils le disent, ils agiraient en amis. Il est bien facile d'aller trouver nos évêques et leur dire : il nous semble que telle et telle chose serait mieux ; les évêques examineraient la question ; dans une retraite pastorale en parleraient à leurs curés et tout serait réglé.

Mais non, il faut soulever les passions populaires, crier sur les toits que les frères et les sœurs sont des ignorants, des paresseux, des bons à rien, qu'ils volent le public, qu'ils tiennent le peuple dans

l'ignorance, etc., etc. ; ils veulent faire naître des sentiments de défiance et de haine contre le clergé !... et tout cela pour le " bien " de notre chère Eglise catholique. ?

Les hypocrites ! Il y a des écrivains qui ont fait des reproches à l'Honorable Thomas Chapais et à Monsieur Crépeau parce qu'ils se sont rangés *du côté* des Evêques. (1) Pour eux, Nos Seigneurs les Evêques sont des monstres qui veulent le malheur des laïques et la ruine des familles, et ces insulteurs de nos Seigneurs les Evêques, qui sont les premiers pasteurs de l'Église, les plus respectables et les meilleurs citoyens du pays, viennent se décorer du beau titre de catholiques ! ! Bande de lâches ! poltrons que vous êtes ! ôtez votre masque, montrez-vous donc à face découverte dans toute votre laideur !!!

(1) La vérité est celle-ci : ce sont les évêques qui se sont rangés du côté de ces bons laïques.

Un homme qui a honte de lui-même est l'un des êtres les plus méprisables qu'il y ait sur la terre. Ennemis qui vous cachez sous le drapeau de l'Église pour le déchirer plus à votre aise, vous êtes de perfides Judas qui trahissait son Maître sous le signe de l'amitié. Vous imitez les crapauds qui vont cacher leur repoussante laideur sous une feuille de plantin, attendant les ombres de la nuit pour sortir de leur retraite. Puisque vous êtes des loups, hurlez donc, on vous reconnaîtra ; l'animal le plus méprisable et le plus traître n'est pas le loup qui hurle, mais le loup qui bêle, que les badauds, dont le nombre est légion, prennent pour une brebis. Écrivains lâches et hypocrites ! vous n'êtes que des loups dévorants, couverts de la peau de brebis et les vilains crapauds de l'espèce humaine.

Sont encore des ennemis cachés, ceux qui favorisent les mauvais théâtres, les

amusements défendus le Dimanche, les mauvais livres.

Un jour, je trouve sur une table de salon, un livre abominable contre la foi, où l'Église catholique était ridiculisée! Qu'il suffise de dire que l'apostat Chiniquy en est l'auteur.

—Madame, je vous croyais catholique, dis-je à la maîtresse de la maison.

—Certainement, je le suis, mais j'aime à voir les deux côtés de la médaille, moi, voyez-vous, je suis une femme sur laquelle le mal ne prend plus. (Justement comme le noir sur un nègre.)

Quelle humilité ! n'est-ce pas ?

Cette femme passait ce livre à ses amis hommes et femmes ; on en causait toutes les soirées, la foi s'affaiblissait, on donnait des coups d'épingle aux prêtres et aux évêques, puis au Pape, puis à l'Église.

Au fond, cette femme était contente que ce livre eût paru, voilà pourquoi

elle s'empressait de le passer à ses amis, dont elle connaissait déjà les idées avancées.

Si, réellement, cette femme avait été une amie de la bonne cause, comme elle le disait, croyez-vous qu'elle eût voulu lire ce livre, croyez-vous qu'elle l'eût passé à des hommes dont la foi était tellement chancelante qu'ils ne mettaient plus le pied dans l'église.

D'ailleurs c'était une valseuse, elle est morte, car ceux et celles qui lisent les livres de Chiniquy, meurent aussi comme meurent les liseurs de la " Canada-Revue" et de " La Liberté" de Ste-Scholastique.

Puisque le nom de ce dernier journal vient de se ranger sous ma plume, disons-en un mot à nos compatriotes du comté du Lac des Deux-Montagnes. Ce journal est écrit dans un très mauvais esprit, et je me suis demandé bien souvent,

comment un catholique pouvait lire ce papier et le faire lire à ses enfants.

" *L'Écho des Deux-Montagnes*" a été condamné par nos Seigneurs les évêques —aussitôt on en change le nom, et cette nouvelle feuille continue comme de plus belle à déblatérer contre tout ce qui est sacré.—Pour tromper les badauds, on change le nom du drapeau, mais on persiste et continue à soutenir la même cause, à semer les mêmes idées dangereuses. Ce ne sont pas les foudres de l'Eglise qui ont fait peur à ces gens-là, c'est là leur moindre préoccupation, mais la crainte d'être abandonnés par leurs lecteurs leur a fait changer le nom de leur papier—"*La Liberté*" n'est autre que " l'Echo des Deux-Montagnes " qui se cache sous un autre nom et qui demande à la licence la liberté de vivre. Ceux qui reçoivent ce journal, comment peuvent-ils être de bonne foi ? comment peuvent-ils

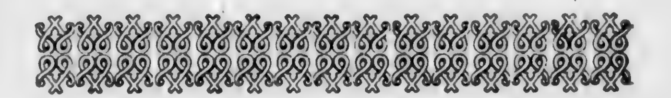
s'approcher de la Sainte Table et continuer à encourager cette mauvaise gazette ? S'ils veulent recevoir un journal de leur parti politique, ne peuvent-ils pas en trouver qui n'insultent pas le clergé ? Malheur à celui qui donne scandale, dit Notre Seigneur ; rédacteur de "*La Liberté*", pensez-y avant de paraître au tribunal du souverain juge ! Lecteurs de *La Liberté* rappelez-vous que vous mourrez un jour !



do

et
réf
réf
çoi

(1
diron
qui f



CHAPITRE IV.

NOS ENNEMIS RÉFORMATEURS.

Nous avons dans notre Canada, mes chers compatriotes, des gens qui veulent tout réformer. Un mot donc de ces réformateurs. (1)

L'église catholique est établie par Dieu et par conséquent ne peut pas être réformée. Les protestants ont tenté la réforme, mais après trois siècles, ils s'aperçoivent que l'église est encore la même,

(1) Nous parlons ici seulement des chefs de file, nous vous dirons dans un autre chapitre ce qu'il faut penser de ceux qui font queue.

elle est toujours là avec sa dévotion à la Ste-Vierge, avec ses croix, ses images, son purgatoire, ses sacrements de pénitence et d'Eucharistie, tandis que le Protestantisme a tellement changé que le diable lui-même a peine à le reconnaître. Mais ce qui est humain peut être modifié selon les circonstances de lieux et de temps. Nous sommes tous d'accord là-dessus.

Il y a un moyen bien simple et bien sûr de distinguer ceux qui veulent de bonnes réformes, de ceux qui désirent en faire de mauvaises : les uns sont mûs *par l'amour* les autres *par la haine.*

C'est l'amour qui a poussé tant de nos compatriotes à demander une réforme en agriculture :—chacun y a mis la main, on n'a pas eu peur du clergé ; au contraire, on a demandé son concours et l'agriculture fait de rapides progrès.

Mais nos réformateurs d'éducation ont

été poussés pour la plupart *par la haine* de toutes les congrégations enseignantes, et comme la haine est mauvaise conseillère, ils ont dit des sottises et fait rire d'eux.

Frères, sœurs, prêtres n'étaient plus bons à rien ; nos écoles primaires, nos académies, nos collèges n'ont servi jusqu'ici qu'à faire des ignorantins. D'après eux, l'Eglise n'a jamais su enseigner ; il est temps de s'en débarrasser et de confier l'éducation à l'Etat qui a été créé et mis au monde, paraît-il, pour enseigner aux peuples, les moyens d'être heureux en ce monde et en l'autre.

Ces réformateurs se croient tout le monde, lorsqu'ils parlent de réforme, ils parlent toujours au nom du peuple, c'est là leur malheur. Ils vous prennent, mes chers compatriotes, pour des gens qui ne voient rien et qui ne comprennent rien.

Heureusement, vous avez su les juger par leur excès, vous avez compris tout de suite qu'ils n'étaient pas sincères et vous avez dit : parlez pour vous-mêmes, messieursles réformateurs, et laissez-nous tranquilles ; nous savons tout ce que nos collèges et nos couvents ont fait pour nous et pour nos enfants ; nous sommes contents des professeurs que l'église nous donne, et de grâce, laissez-nous élever nos enfants à notre manière, sous la surveillance de notre curé ; et puis vous avez ajouté : commencez par vous réformer vous-mêmes avant de réformer les autres.

Voilà le point capital : se réformer. Quand un homme parle de réforme agricole, on aime à voir sa terre en bon ordre ; quand on vient pour parler d'éducation, on demande que ceux qui pérorent soient bien éduqués.

Un homme de bonne éducation doit premièrement donner à Dieu la place

qui lui convient dans la famille et dans la société. Le font-ils ces réformateurs ?

Ce sont tous les ennemis de l'église de Dieu, ce sont tous ceux qui veulent traîner le ministre de Jésus-Christ, de Caïphe à Pilate, qui crient à la réforme. Si vous voulez connaître quels sont ces réformateurs, écoutez bien le trait suivant ; vous allez vous convaincre de quelle espèce de réforme ils veulent ; vous allez voir jusqu'à quel degré de bassesse ils désirent vous déformer.

Il y a quelques années, une juive qui parle correctement le français est venue à Montréal. Il faut vous dire que cette personne n'était pas de la croix de St-Louis et que ce n'était pas le Pape qui nous l'envoyait. Les Français l'appellent mademoiselle, les anglais, madame ; vous pouvez choisir, il y a des raisons qui favorisent l'un et l'autre titre. Elle venait ici pour attrister Notre-Seigneur. Pen-

dant son séj[illegible] à Montréal, elle a enfoncé et fait enfoncer des centaines de milliers de flèches dans le Cœur Sacré de Jésus. Elle est venue représenter une pièce de théâtre infâme, immorale au dernier point, que Mgr l'Archevêque avait condamnée. Mères chrétiennes qui m'écoutez, vous aimeriez mieux mille fois mourir que d[illegible] voir votre fille dans une attitude auss[illegible]shonorante.

Eh bien, qu'ont fait nos réformateurs qui veulent *relever* le peuple que le clergé veut rabaisser, disent-ils ? ils ont été au-devant de cette fille de coulisses. On lui a composé un poême où l'auteur s'écrase sous le " pied mignon " de cette dégoûtante actrice, c'est le premier Canadien qui se soit abaissé jusque là depuis que le Canada existe, et j'espère que bien des siècles passeront avant qu'on en voit un autre faire la même chose : notre race est trop fière pour produire souvent des

êtres qui se délectent à tirer la langue pour lécher les pieds (tout mignons qu'ils soient) d'une débraillée de théâtre.

Ce n'est pourtant pas tout.

Une fois arrivé à Montréal, une voiture attelée de quatre beaux chevaux blancs, attendait la " Dona fa." Tout-à-coup les quadrupèdes disparaissent de la voiture et sont remplacés par des bipèdes qui s'attellent dans le " travail." Quelles sont donc ces nouvelles bêtes ? ce sont nos réformateurs, c'est la petite colonie de francissons tout entière qui est là pour acclamer cette misérable. Quelques-uns sont au timon et tirent de leur mieux, mais ils aiment mieux faire faire les chevaux aux quelques Canadiens avachis qui veulent les suivre et dont ils commencent l'éducation : à quatre pattes les canadiens, c'est là le point de départ de la réforme à opérer ; commençons par leur faire faire le cheval ; ensuite, disent-ils,

nous les ferons hennir. Je ne puis nier qu'ils aient eu un certain succès. Car aujourd'hui, douze ans plus tard, il y en a cinq à six qui ne hennissent déjà pas trop mal.

Celui qui a préparé ce triomphe à rendre les dieux jaloux, ne se possède plus de bonheur, le rève de ce réformateur est enfin réalisé ; les Canadiens sont à quatre pattes devant une hideuse juive. Tout-à-coup, quelque chose vient assombrir son front et lui fait monter le rouge à la figure. Qu'y-a-t-il ? écoutez bien.

Il fait un froid de loup et la maigre juive a hâte d'être près d'un poèle, cependant les nouveaux chevaux non encore réformés, vont lentement ; la " Dona fa." impatientée, dit à sa compagne d'infortune : "je crois que nous y avons perdu en changeant de bêtes...."

Il faut avouer qu'il y a des compliments plus flatteurs que celui-ci, mais il y en a

peu de plus mérités, quoique ceci ne m'empêche pas d'être encore en faveur des petits chevaux canadiens.

Ce petit épisode, malheureusement trop vrai, nous montre, lecteurs, ce qu'il faut penser de nos réformateurs. On en verrait de belles s'il fallait les écouter. Ils sont furieux parce que vous ne voulez pas les suivre à quatre pattes, ils s'en plaignent amèrement. On dit qu'au retour de la procession qu'ils ont faite à cette juive, ces libres-penseurs se sont laissés aller à la tristesse, l'un d'eux se serait même écrié : « Et dire qu'après un si brillant triomphe, le clergé ne sera pas encore convaincu que c'est à nous de faire l'éducation du peuple !! »

Vous me demandez sans doute, mes chers amis, quel prétexte ils invoquent pour excuser leur conduite ? le voici : c'est une juive d'un grand talent ; c'est là toute leur excuse.

Mais le démon a beaucoup plus de talent et d'esprit qu'elle, il faudrait donc le recevoir avec encore plus d'éclat et d'honneur ?—oui, répondent-ils, par leurs actions, c'est ce que nous faisons toutes les fois qu'il se présente, soit sous la forme d'un mauvais principe, ou d'un théâtre ou d'une réforme ; notre joie serait de voir ce démon, triompher publiquement dans les rues de Ville-Marie, et recevoir les hommages des Canadiens à quatre pattes devant lui, car, " il a du talent le démon, il parle si bien le français " !!!

Mes chers amis, remerciez le bon Dieu de ce qu'il vous a fait la grâce de ne pas vous mettre à quatre pattes devant cette trotteuse couronnée, qui prêche partout le vice et se moque de la vertu ; pour elle, Jésus-Christ doit descendre de l'autel et Satan prendre sa place. Alors seulement nos réformateurs seront contents, car ce qu'ils veulent—les uns directement,

les autres d'une manière plus ou moins inconsciente—c'est le règne social du démon.



Me



par
thol
s'adr
l'épr
acqu
l'insp
jeun



CHAPITRE V.

NOS ENNEMIS LES JUIFS.

Mes chers compatriotes,

Nous vous prions d'écouter attentivement le trait suivant :

Une jeune fille juive poussée par la grâce de Dieu, voulut se faire catholique. Le ministre de Dieu à qui elle s'adressa, jugea qu'il était prudent de l'éprouver pendant trois ans ; quand il eut acquis la certitude qu'elle agissait sous l'inspiration de la grâce, il la baptisa. La jeune fille continua de rester avec ses pa-

rents qui ignoraient sa conversion. Le vendredi elle avait toujours quelques bonnes raisons de ne pas manger de viande ; le dimanche elle allait à la messe de six heures dans un couvent et revenait se coucher. Tout alla bien pendant quelques années.

Le père de cette jeune personne attira dans sa maison un jeune homme juif qu'il destinait à sa fille. Un soir, le jeune Israëlite étant dans le salon avec la jeune fille en question lui dit : mademoiselle, nous nous marierons dans un mois, nos parents le veulent et je le désire de tout mon cœur. Monsieur, répondit noblement la jeune fille, je ne puis vous épouser, il y a un obstacle insurmontable.

—Quel obstacle ?

—Voulez-vous me promettre de ne jamais me trahir ?

—Je vous le promets sur mon honneur.

—Sur votre honneur le plus sacré ?

—Sur mon honneur le plus sacré.

—Et, bien, monsieur, je suis catholique.

Vous ! catholique ! je ne pourrai jamais le croire.

—La jeune fille alors se leva et dit : Vous pouvez le croire, monsieur, et pour preuve, regardez-bien ; elle fit un grand signe de croix sur sa poitrine. Le jeune homme bondit de son siège, et par un cri qui ressemblait plutôt au hurlement d'une bête féroce blessée qu'à une voix humaine, il appela le père de la jeune fille. Celui-ci arrive tout transporté.

—Qu'y a-t-il donc ?

—Votre fille vient de me dire qu'elle est catholique.

—Ma fille ! catholique ! reprit le père, je ne crois pas qu'un tel déshonneur arrive à mon enfant, ma fille, dis-moi oui ou non, es-tu catholique ?

La question était directe et sous peine

de péché mortel, il ne fallait pas taire la vérité.

—Oui, papa, dit modestement la jeune fille, et Jésus est mon époux, je ne puis en avoir d'autre.

Le père, bleu de colère, les deux mains levées, se rua sur sa fille, lui étreignant le cou pour l'étouffer ; le jeune homme l'en empêcha ; la porte s'ouvrit, et le père lança sa fille dans la rue en disant : va, chienne, dans la rue ; je ne te connais plus.

Depuis ce temps, cette fille n'a plus parlé à son père ni à sa mère, elle n'a pu dire une parole d'adieu à cette dernière. Elle les rencontre quelquefois sur la rue, mais ils détournent leur regard pour ne pas voir une chrétienne juive.

Cette histoire malheureusement trop véridique, vous montre le mépris profond que les juifs ont pour Notre-Seigneur. Pourtant ces ennemis jurés de Jésus,

menacent de s'emparer de notre Province. Nous n'avons qu'à dire : par ma faute, par ma faute.

Ils sont très pauvres lorsqu'ils arrivent dans le pays ; ils commencent par courir les campagnes, colportant des marchandises, qu'ils vendent double prix ; ils ne font aucune dépense ; ils sont nourris et logés par nos Canadiens qui devraient comprendre mieux que cela. Il faut se rappeler que ce ne sont pas des mendiants, ce sont des marchands. Ils soupent, couchent et déjeunent chez un habitant à qui ils donnent le matin un mouchoir de quatre cents, puis ils lui vendent ensuite pour une piastre des marchandises qui ne valent pas un écu. Ils ne veulent pas manger de lard et c'est quelquefois très embarrassant de les recevoir. D'autres se font mener en voiture des deux à trois lieues et paient avec une guenille. De cette façon, ils ménagent cinq à six cents

piastres par année. Après quatre ans de courses, ils ont deux à trois mille piastres pour "partir" un petit commerce de vieilles chaînes de montre rouillées qu'ils passent la nuit à polir et qu'ils vous vendent comme des neuves. Plusieurs pour prendre les badauds, comme vous avez dû le remarquer, mettent à la porte de leur magasin de bric-à-brac, une image de la Sainte Vierge comme enseigne.

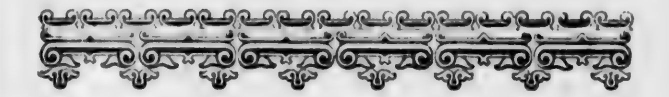
Mes chers amis, ne vous laissez pas prendre par ces ennemis du nom chrétien; quand ils logeront chez vous, faites-les payer ; soyez charitables, ne les exposez pas à mourir de faim ou à coucher dehors par une pluie battante, mais exigez le plein prix, car ce sont des marchands qui ne vous donnent pas les effets que vous achetez d'eux à votre détriment. Aussi pourquoi acheter d'eux ? Si le commerce de la ville de Montréal et de Québec, tombe dans leurs mains, à qui la faute ?

n'est-ce pas aux acheteurs ? Au lieu d'encourager les amis de la bonne cause, ceux qui vont à la même église que vous, qui sont Canadiens et catholiques comme vous, qui sont à la tête de nos bonnes œuvres, vous allez donner votre bourse à des ennemis jurés de la cause canadienne-catholique, parce que vous payez deux cents de moins des étoffes dont les mites ont déjà détruit la moitié de la valeur dans les grands entrepôts de Londres.

Encourageons donc nos catholiques et n'allons pas donner à nos ennemis l'influence de l'argent, qui est énorme dans ce dix-neuvième siècle. Je me permettrai même de demander à nos échevins d'être plus circonspects qu'ils ne l'ont été par le passé. Une fois empoigné par les juifs, il est difficile de se débarrasser de leurs étreintes.

Nous aurons à revenir sur ce sujet tant au point de vue purement social qu'au point de vue religieux.

ques
niqu
de J
"
Léon
Genu
liés p
nent
dépo



CHAPITRE VI

NOS ENNEMIS FRANCS-MAÇONS

La franc-maçonnerie est-elle une armée ennemie ?

Il est facile de répondre à cette question par les paroles des chefs maçonniques eux-mêmes. D'ailleurs le Vicaire de Jésus-Christ a parlé.

" Les francs-maçons constituent, dit Léon XIII (dans l'encyclique *Humanum Genus*) une société dont les membres, liés par des serments secrets, entreprennent de détruire l'Eglise, afin d'arriver à dépouiller complètement les nations chré-

tiennes des bienfaits dont elles sont redevables à Jésus-Christ"; et encore : "les affiliés promettent d'obéir aveuglément et sans discussion aux injonctions des chefs, de se tenir toujours prêts, sur la moindre notification, à exécuter les ordres donnés, se vouant d'avance, en cas contraire, aux traitements les plus rigoureux et même à la mort.... La franc-maçonnerie est destructive de la famille, ne considérant le mariage que comme un contrat résiliable, et confiant à l'Etat l'éducation des enfants, dont elle exclut toute influence religieuse."

Voici les paroles bien claires du Vicaire de Jésus-Christ, paroles écrites avec l'assistance de l'Esprit-Saint. La franc-maçonnerie est mauvaise en Canada comme elle l'est ailleurs, mais elle se cache plus, voilà la différence. Tout le monde connaît le fait suivant.

Quand les francs-maçons élevèrent à

Rome en face du Vatican, une statue à un moine apostat, nommé Bruno, les frères-maçons du Canada ont tenu à être représentés au pied de ce monument par le frère Murray, dit un journal, organe de la franc-maçonnerie *universelle.* Un officier de l'armée anglaise, un certain monsieur Hall, je crois, disait dans un discours à Kingston, Ontario, que pour lui, il ne pouvait blâmer les catholiques d'être opposés à la secte maçonnique, parce que, dit-il, nous sommes unis à la maçonnerie *continentale* qui, elle, est opposée à l'église catholique et veut la détruire. Je sais que ces paroles ont soulevé dans le temps une discussion parmi les frères-maçons de Kingston.

D'ailleurs les francs-maçons les plus modérés, qui soutiennent n'être pas opposés à l'Eglise, mettent de l'avant ce principe-ci : l'Eglise n'a rien à voir dans la franc-maçonnerie ; principe faux, car

Dieu a quelque chose à voir partout où il y a de ses créatures.

La franc-maçonnerie, comme on vient de le voir, est une société secrète dont les membres vouent obéissance à des chefs dont souvent ils ne connaissent pas les intentions. Ces chefs, *ils le savent,* sont les ennemis des prêtres, des évêques et du pape. Comment *se fait-il qu'ils ne soient* pas complices de tout le mal que font leurs chefs ?

La franc-maçonnerie est constituée hiérarchiquement. Il y a d'abord la franc-maçonnerie extérieure. Elle comprend les dupes, les nigauds qui ne sont pas initiés aux secrets de la secte et n'en sont que les instruments aveugles. On y distingue les grades inférieurs d'apprenti, de compagnon, de maître-maçon. La très grande majorité ne monte pas plus haut, mais ils obéissent à des chefs dont ils reçoivent le mot d'ordre. Ces chefs ap-

partiennent à la haute franc-maçonnerie secrète, dite des arrière-loges.

Les arrière-loges se composent du *souverain tribunal*, qui exerce la suprématie judiciaire ; du *consistoire* exerçant la suprématie exécutive et du *suprême conseil*, gouvernant secrètement toute la société.

J'ai dit que la franc-maçonnerie était une armée. Dans une armée, amis lecteurs, il y a le conseil des généraux qui décide telle et telle manœuvre : ils sont peut-être cinq ou six ; ils donnent aux soldats l'ordre de partir, les soldats, au nombre de cent mille partent... où vont-ils ? ils ne le savent pas, mais il faut qu'ils marchent. Il en est ainsi dans la société maçonnique : ils reçoivent des ordres, il faut obéir.

Monsieur Rameau de Saint-Père, français sympathique au Canada, lors de sa dernière visite, il y a quelques années, nous a dit de nous mettre en garde ; qu'il

avait appris que la franc-maçonnerie devait tenter un grand coup en Canada en 1893.

Quand il prononça ces paroles plusieurs des auditeurs se sont regardés en signe d'incrédulité.

Pourquoi 93 plus qu'une autre année ?

Les événements ne lui donnent-ils pas raison ?

Je parle ici pour ceux de mes compatriotes qui disent que les francs-maçons du Canada ne sont nullement à craindre. Ils sont à redouter comme tous les autres, car ils appartiennent à une société qui a juré la mort à l'Eglise catholique, à l'Eglise catholique qui les enterrera tous. Ceux de nos compatriotes qui se joignent à la franc-maçonnerie sont de grands criminels qu'il faut dénoncer partout et qu'il faut fuir. On ne peut entrer dans cette société sans apostasier sa religion, car il n'y a pas un catholique qui ignore que la franc-

maçonnerie soit l'Eglise de Satan, qui ne veut pour serviteurs que des esclaves, oui, des esclaves !

Il est étonnant en effet de voir que des hommes qui se piquent d'indépendance, qui ne veulent pas, disent-ils, se laisser mener par le bout du nez, aillent promettre de suivre *dans les ténèbres*, un chef qui ne veut pas leur dire où il les mène. Vils esclaves qu'ils sont, ils se laissent attacher la corde au cou, et pieds et poings liés, ils se mettent à la disposition d'un général qu'ils n'on jamais vu, et dont ils ne connaissent bien souvent pas même le nom.

On parle des esclaves d'Afrique ; les esclaves d'Afrique, sont des modèles de liberté comparés à un franc-maçon qui promet obéissance sans connaître le premier mot de ce qu'il aura à faire. Mais l'esprit de ténèbre veut des serviteurs qui n'auront d'autre volonté que la sienne et il ne prend à son service que ceux qui

savent ployer leurs épaules sous le joug de la tyrannie.

Un homme qui a été catholique et qui se fait franc-maçon, change son beau titre d'enfant libre de Dieu en celui d'esclave de Satan.

Examinons maintenant quel est le plus grand danger dont la franc-maçonnerie menace l'église du Canada.

Comme on vient de le dire, la franc-maçonnerie est hypocrite et cache son but ; elle veut ruiner l'Église de Dieu, mais ce n'est pas par les moyens violents de l'épée ni des boulets de canon ; elle sait que le sang des martyrs fait germer des milliers de chrétiens. Elle veut employer des moyens plus détournés : s'emparer des enfants qui dans dix ans seront des hommes, et les former d'après ses doctrines. Pour en arriver là : s'emparer de la presse, des journaux du pays, former les opinions du peuple dans le sens voulu

par les loges, puis faire passer des lois en conséquence ; voilà le but de tous ses efforts, si elle réussit à l'atteindre, le tour est joué : l'église catholique n'a plus d'empire sur les écoles primaires, et le règne de Satan s'établit dans les familles d'abord, puis dans la société tout entière.

Emparons-nous du sol, crient en chœur tous ceux qui aiment la patrie ; emparons-nous des enfants catholiques, disent les chefs des loges, nous en ferons des ennemis de la cause catholique.

Mes chers compatriotes, inutile de se le cacher, on veut vous persuader que la religion catholique n'a pas mission d'instruire vos enfants. On ne veut pas commencer par des mesures trop radicales, mais ça viendra bientôt. Pour le moment contentons-nons, disent nos ennemis, de faire croire aux gens que ceux que l'Église catholique prépare pour l'enseignement par des études suivies, des prières cons-

tantes et par la réception des Sacrements, ne valent pas ceux que forme le pouvoir civil. Leur maxime est celle-ci : les grâces de l'Église de Dieu ne valent pas "celles" de l'État.

Les journaux, rédigés par des francs-maçons connus ou des francs-maçons qui se cachent, se font l'écho de tout ce qui a retenti dans les loges. Les prêtres enseignants, les frères, les sœurs ont des règles approuvées par l'Église, ces règles rentrent dans les plus petits détails pour ne rien laisser au caprice des individus : tout, jusqu'aux corrections, est prévu. Ceci ne suffit plus même pour ceux qui se disent catholiques ; il faut appeler le roi Hérode pour que de son bras levé, il puisse punir non pas les enfants, on ne veut plus de punition pour ceux-ci, mais les instituteurs que Jésus lui-même, *par une vocation divine*, a délégués auprès de ceux qu'il a rachetés de son sang.

Voilà où l'on en est rendu. Qu'il est triste de voir des catholiques proposer des mesures qui reçoivent les applaudissements frénétiques de tous les ennemis de l'Église, sans en excepter *un seul*! Est-ce que cela n'est pas de nature à leur faire craindre qu'ils ne reçoivent aussi les applaudissements de l'enfer ?

Les idées conçues par les loges maçonniques ont été tellement répandues par la mauvaise presse, que des journaux destinés à des catholiques, ont pu reprocher à l'Honorable Thomas Chapais et à Monsieur Crépeau, membres du Conseil de l'Instruction publique, de s'être rangés du côté des Évêques, sans soulever à Montréal ni à Québec d'autres protestations que celles de "la Croix," du "Courrier du Canada" et "de la Vérité."

Voici ce que l'on disait dans les clubs où l'on prépare les idées qui doivent

" éclairer " l'opinion publique : " Dites-moi donc, ce Chapais et ce Crépeau, deux hommes pourtant intelligents, avoir fait une bêtise pareille ! se ranger du côté des Evêques, contre le peuple ! " Ça vous surprend peut-être, mes chers amis, cependant, non seulement on l'a dit, mais on l'a écrit.

Faire croire aux populations que la cause des évêques et des prêtres est une cause personnelle, distincte, séparée de celle du peuple, c'est l'œuvre par excellence de la franc-maçonnerie. Persuader le monde qu'en travaillant pour la cause des évêques et des prêtres, on travaille *contre les laïques*, c'est l'œuvre que le diable aime le plus. Aigrir le pauvre peuple contre les ministres de Jésus-Christ, voilà le travail auquel se livre la mauvaise presse, qui ne manque jamais de leur donner un coup d'épingle ou un coup de poignard quand l'occasion s'en présente.

La lutte est engagée dans la Province, quelques-uns ont jeté bas les masques et veulent par tous les moyens, séparer les laïques des prêtres ; et c'est dans un moment aussi critique qu'on voit des catholiques pratiquants, venir faire des misères à nos évêques. Amis ! Attendez donc au moins que l'orage soit passé avant de venir nous ôter nos parapluies.

Ces catholiques soutiennent qu'ils détestent la franc-maçonnerie ; je le crois de tout mon cœur, mais comment se fait-il qu'ils soient acclamés par elle ? Le démon a le nez long, il flaire de loin l'odeur des idées dont la semence doit lui rapporter une belle récolte pour l'enfer. D'ailleurs lisez attentivement la lettre suivante écrite par un des prêtres les plus distingués du Canada.

Elle est écrite de France.

“ A ce propos, laissez-moi vous faire part d'une intéressante conversation que

j'ai eue, il y a deux ou trois jours, avec un homme fort intelligent que j'ai rencontré en voyageant de St. Malo à Cherbourg.

Je voyage volontiers de temps en temps, en troisième classe, ou en deuxième. Cela va bien aux proportions de ma bourse de séminariste. Mon accoutrement me fait assez facilement passer pour un Américain ou un Anglais.

Or, j'avais pour vis-à-vis le monsieur en question. Nous causions. Il m'adresse la parole en anglais, en fort bon anglais, mais avec un certain quelque chose qui me fit juger qu'il était français.

Bientôt il apprend que je suis Américain ; que je connais le Canada ; que je n'ai pas de préjugés, etc., etc.

Ce monsieur est très content de la tournure que va prendre la question scolaire aux Etats-Unis. Le Canada français est encore fort *arriéré,* mais patience,

cela viendra, "*Nous*, dit-il, *nous* travaillons là-bas, non sans succès."

Mais, lui dis-je, comment l'entendez-vous ? Il y a beau temps que je n'ai plus de nouvelles de ces pays-là, et je ne vois pas ce que vous voulez dire.

—Comment vous ne savez pas "that the ball has been set rolling" au Conseil de l'Instruction publique, par une proposition qui tend à exiger l'examen pour tous et toutes les instituteurs et institutrices, même appartenant à des ordres religieux ? Il est vrai que nous laissons l'examen aux évêques, mais, patience, ce n'est qu'un premier pas.

"—Et, dis-je, la proposition a-t-elle été acceptée ?

"—Non ; tous les évêques ont voté contre ; tous les laïques, moins deux, ont voté pour.

"—Ainsi elle est perdue ?

"—Oui ; mais pour renaître. Car, M.

Mason ou Masson, je ne sais plus qui, aurait dit ; Vous voulez la guerre, vous l'aurez.

" Certes, dis-je, voilà vraiment *a new departure*. C'est toute une révélation. Et, en parlant de cela, j'ai remarqué que vous disiez : *nous*—Est-ce que vous seriez canadien-français ? Ou bien, avez-vous avec eux des relations qui expliquent ce nous ?"

Mon interlocuteur sourit. " N'ayant pas l'honneur de savoir dans quelles eaux vous nagez, me dit-il, je ne puis que vous répondre ceci : mes amis et moi, nous nous réjouissons de tout mouvement dont le résultat final est de mettre l'éducation sous le contrôle de l'Etat. Nous avons obtenu cela en France ; nous y arriverons au Canada."

" Je vous avoue que je fus surpris et effrayé. On m'avait dit à Paris, que la maçonnerie européenne avait au Canada

ses agents qui travaillaient plus ou moins ouvertement à arracher l'enfance et la jeunesse à l'Eglise pour réaliser le plan des loges : l'Etat éducateur, afin d'arriver à l'éducation laïque et sans religion. On me l'avait dit, mais je ne le croyais pas. Aujourd'hui, je crains beaucoup....

" L'Université francaise, laïque, toute puissante, incroyante, est, aux mains de l'Etat, le plus puissant engin de destruction religieuse. Pour s'en assurer, il suffit de voir les résultats pratiques de cette éducation sur les 500 jeunes gens du Lycée de Cherbourg, et *ab uno disce omnes.*

" Mon compagnon de route me raconta aussi avec une satisfactiou évidente, parce qu'il y voyait un bon signe, qu'à Montréal, on venait de célébrer la St. Jean-Baptiste, et qu'au Banquet il n'avait pas été question de la santé du Pape, ni des Evêques, ni de l'Eglise. Est-ce vrai ? Une pareille omission dans un banquet de

Canadiens-français ! Je vous avoue que je ne l'ai pas cru.

" Ici, en France, les catholiques savent maintenant à quoi s'en tenir. Ils voient le mal, ils en gémissent. Ils déplorent la facilité avec laquelle autrefois ils ont fait le jeu des loges, sans s'en douter. Puisse leur exemple nous instruire et nous mettre en garde contre des théories dangereuses par le fait même de leur origine !

" J'aurais, sur cette question de l'éducation, et sur l'état de la France au point de vue religieux, des détails intéressants à vous donner. Mais je n'ai pas le temps d'écrire. Je pars ce matin même pour Caen, avec l'intention de visiter une bonne partie de la Normrndie. J'espère pourtant rentrer tôt ou tard au Canada. En attendant l'heureux jour où je remettrai le pied sur le sol natal, croyez-moi."

Votre bien dévoué,

Permettez-moi de corroborer le témoignage précédent par le fait suivant qui vous sera de nouveau raconté à l'heure du jugement général. Un Canadien-français croyant que les prêtres calomniaient la franc-maçonnerie, alla demander son entrée à cette secte condamnée par l'Église.

Pendant vingt-sept ans, une mère, agenouillée au pied des autels, priait pour la conversion d'un fils qui avait abandonné sa religion.

Vingt-sept ans après que celui dont je vous parle, se fut joint à la franc-maçonnerie, un prêtre misssionnaire reçut la visite d'un homme qui lui dit : Mon père, je suis franc-maçon et veux abandonner cette société secrète ; je sais ce que j'ai à faire ; voici ma rétractation que vous donnerez à l'Evêque.

Comme le bon Dieu est plus fort que le diable, cet homme redevint catholique.

Le missionnaire eut maintes conversations avec lui pendant dix ans. Il mourut presque subitement, en communion avec l'église catholique. Voici les paroles à peu près textuelles de cet ex-franc-maçon qui s'était rendu au trente-deuxième degré.

" Mon père, je joignis la franc-maçonnerie, on me fit faire serment de garder le secret, on me donna les mots de passe ; on me dit qu'il fallait obéir sans discussion à tout ce que l'on me commanderait. Je franchis les trois premiers grade. J'avais d'abord résolu d'en rester-là en compagnie des trois quarts des francs-maçons qui ne vont pas plus haut, et que je pourrais appeler : les nigauds de la société, qui ne connaissent rien. J'avais déjà regret d'avoir fait le premier pas, mais je payai d'audace, je voulus voir ce qui se passait dans les loges supérieures, je voulais découvrir *le mystère* qu'il y avait là-dessous.

Mais plus je montais en grade, plus il y avait de mystères. Arrivé au trente-deuxième degré, je comprenais bien des choses qui étaient des mystères pour ceux qui étaient au-dessous de moi, mais il y en avait encore au-dessus que j'aurais voulu connaître.

Mais j'en avais assez ; plus j'avançais, plus j'étais esclave, moins je me sentais homme, j'ai vu des choses épouvantables que je ne vous dirai pas, mais dont vous n'avez pas l'idée.

Le prêtre se rappelle très bien qu'un jour, il lui dit ces paroles : Tout ce que les pires ennemis de la franc-maçonnerie disent contre elle, passe pour des fables, n'est-ce pas ? Eh ! bien, ce n'est rien, comparé à ce que j'ai vu et entendu. Vous paraissez surpris ? c'est pourtant le cas.

Un jour le missionnaire lui demanda s'il avait lu les ouvrages de Leo Taxil.

Non, dit-il.

Le prêtre les lui procura. Quelques temps plus tard il lui dit :

—Mon père, c'est vrai, du " moins la partie que j'ai lue," ce que dit cet écrivain, si vrai que nous avons reçu l'ordre de changer plusieurs mots de passe. On ne nous disait pas pourquoi,—c'était le secret du grand conseil. Ce livre me donne l'explication d'un mystère que je ne comprenais pas alors.

Un jour il dit ceci au missionnaire :

—Vous vous trompez grandement si vous croyez que les francs-maçons s'aiment. Ils se détestent souverainement. Vous auriez peine à vous faire une idée des divisions qui existent entre eux. C'est une des choses qui m'a le plus degoûté. Quand on nous ordonne d'encourager tel marchand, un autre trouve que c'est à son détriment, celui-ci a des amis qui se trouvent eux aussi oubliés; de là des rancunes ; mais il faut rentrer dans l'obéis-

sance—je devrais dire dans l'esclavage, car on sait ce qui pend sur la tête d'un traître.

—Qui considère-t-on comme traître ?

—Le traître est celui qui non seulement livre les secrets ou refuse d'obéir au chef, mais même, tout membre que le grand conseil juge *tel*.— Pourquoi le juger traître ? c'est leur affaire : ils ont mission de protéger les vénérables frères ; personne n'a le droit de leur demander raison de ce qu'ils font. Quand on nous annonce, que le conseil des juges a décidé de protéger la société contre deux ou trois faux frères, on comprend ce que cela veut dire.— Voilà pourquoi les francs-maçons entre eux sont si circonspects ; si l'un d'eux en dehors des loges, allait se plaindre des chefs à un de ses amis, il sait bien que deux jours plus tard il serait trahi. En faisant cela, son ami croirait gagner la faveur des hauts dignitaires ; la société

doit passer avant père, mère, frère, sœur, ami et patrie : en dehors d'elle, il n'y a rien. Si les intérêts de la société l'exigent, on peut nous ordonner de tuer n'importe qui.

C'est cet état d'esclavage qui fait regretter à tant de membres de s'être affiliés à cette secte. Cet esclavage on l'a pourtant voulu quand on a juré d'obéir.—On nous a dit : vous êtes libres de ne pas faire partie de notre société, mais si vous voulez en devenir membres, il faudra obéir. En cas de désobéissance, consentez-vous à recevoir les plus grands châtiments, *même la mort ?* demande-t-on à *quiconque* veut faire partie de la franc-maçonnerie. On le jure, et alors on est esclave pour sa vie, ayant l'épée de Damoclès au-dessus de la tête. (1)

(1) Quand l'encyclique " humanum genus " a paru et que le prêtre y a lu ces mots : Se vouant à l'avance, en cas contraire, aux traitements les plus rigoureux et même à la mort, il a constaté que le langage de cet homme s'accordait avec celui de l'Esprit-Saint.

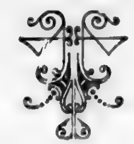
J'en suis sorti, continua-t-il un jour, je ne respirerai plus l'odeur du camphre qu'on fait brûler en l'honneur de l'œil qui veille sur la société,—une vraie singerie catholique—et je ne porterai plus mon tablier ; que va-t-il m'arriver ? je n'en sais rien ; mais je sais une chose : je suis libre à présent.

Il est impossible de le nier, la franc-maçonnerie travaille en Canada plus que jamais ; à nous de nous tenir sur nos gardes, à nous de nous battre comme des lions, pour faire triompher nos idées catholiques. La victoire serait très vite décidée si nous voulions prendre les armes, c'est-à-dire prendre un bon journal catholique et renvoyer le méchant auquel nous sommes abonnés peut-être. Le journal, aujourd'hui, est le grand propagateur des idées ; la meilleure aumône que vous puissiez faire, chers lecteurs, est de donner de l'argent à un journal catholique ; de même,

le plus grand service que vous puissiez vous rendre à vous-mêmes, est de ne jamais laisser pénétrer dans votre maison, un journal où écrivent les francs-maçons. Je ne terminerai pas sans vous demander une chose : priez beaucoup, n'oubliez pas cela, s'il vous plaît, oui, priez beaucoup pour que nos catholiques soient éclairés, qu'ils voient le piége que leur tend la franc-maçonnerie et l'œuvre qu'elle fait dans le pays. Elle s'empare du commerce, des bureaux, des parlements, des chemins de fer, des journaux et malgré cela, on s'obstine à dire : les francs-maçons ne peuvent rien faire ici. Priez beaucoup et attachez-vous à la croix, où pend le salut du monde.

Prions beaucoup pour que les francs-maçons se convertissent, car ils ont été rachetés par le sang d'un Dieu. Prenons garde de nous enrôler dans cette secte ennemie de l'Église, car le jour où la

Patrie verra ses enfants devenir membres de la franc-maçonnerie, elle pourra se couvrir la figure d'un grand voile de crêpe.



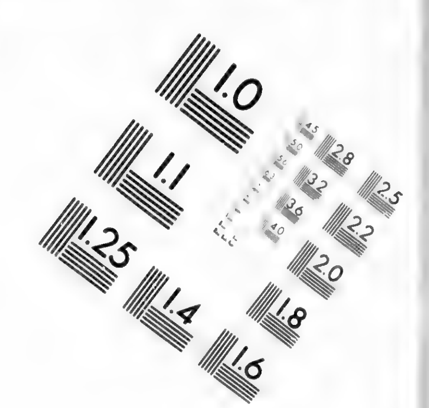
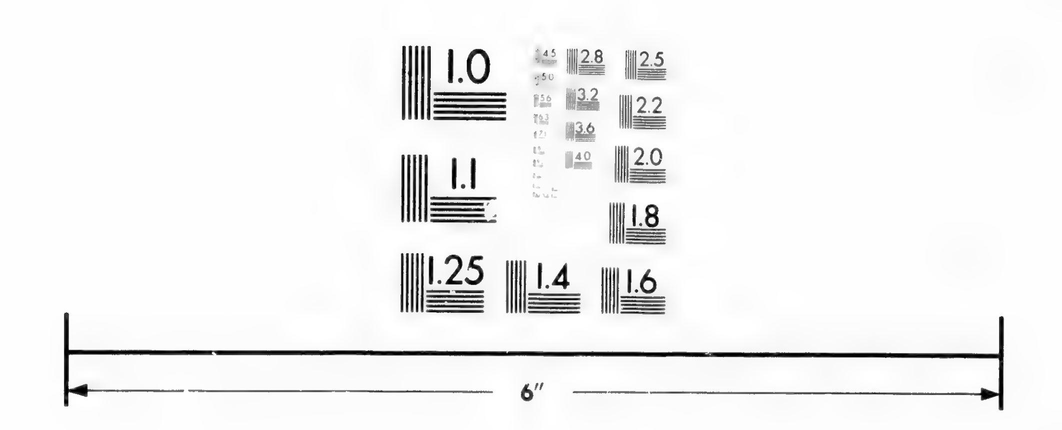


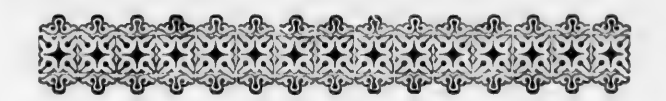
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





pa
ur
éc

pl
pr
pr
qu
Pa



CHAPITRE VII

NOS ENNEMIS ÉCRIVAINS.

AMIS lecteurs, je viens vous parler d'un ennemi bien dangereux : d'écrivains sans conscience qui paraissent oublier qu'ils devront rendre un compte sévère de *chaque mot* qu'ils écrivent.

Vous savez que l'Eglise a toujours déployé un grand zèle pour empêcher la propagation des mauvais livres. Dès les premiers temps de l'Eglise, elle ordonnait qu'ils fussent brûlés. Nous voyons que St. Paul, étant à Ephèse, détermina les nou-

veaux chrétiens à apporter les mauvais livres et à les brûler en public. On en brûla, disent les Actes des Apôtres, pour la valeur de 50,000 pièces d'argent.

Depuis ce temps l'Eglise n'a jamais cessé de les condamner. Elle a institué un tribunal pour condamner tous les livres qui portent atteinte à la foi et aux bonnes mœurs.

L'Eglise est toujours la même. Nos Seigneurs les Evêques viennent de dire aux fidèles du Canada, ce que Saint-Paul disait aux Ephésiens il y a 1800 ans: Brûlez vos mauvais livres, et un mauvais journal est un mauvais livre dont vous lisez une feuille tous les jours.

Monseigneur Plessis, prêchant une retraite pendant un hiver rigoureux, fit apporter sur la place publique tous les mauvais livres de l'endroit, et on en fit un grand feu de joie, " pour réchauffer nos anges gardiens et faire grelotter de froid

les démons de l'enfer," selon son aimable expression. Il s'était aperçu que les nobles français étaient retournés en France sans leurs mauvais livres qu'ils avaient laissés dans le pays. La classe instruite, surtout parmi les médecins d'alors, ramassait tous ces volumes et en faisait sa pâture. Elle était devenue tellement sceptique que monseigneur Baillargeon nous disait ceci :

" Dans ma jeunesse, dans la ville de Québec, alors la grande ville du Canada, nous ne connaissions qu'un seul médecin qui fît ses pâques, nous le désignions du doigt avec orgueil. Nos curés de paroisse dans leur visite pastorale firent une battue générale, les mauvais livres furent détruits, et nos hommes de profession conservèrent si bien les principes chrétiens qu'ils avaient puisés dans nos collèges que, pendant soixante ans, nous désignions du doigt *avec tristesse* celui qui ne faisait pas ses pâques." Depuis que la vapeur nous

a rapprochés de la France, les mauvais livres ont fait leur apparition dans le pays avec les francissons : le fruit suit l'arbre. Quelques Canadiens oublieux des maximes évangéliques se crurent assez forts pour avaler ce poison sans en sentir les funestes effets : " ils n'étaient plus des écoliers." Pauvres imprudents ! On défend de lire de mauvais livres aux écoliers, non parce qu'ils sont écoliers, mais, parce qu'ils sont chrétiens. Si vous êtes chrétiens, vous ne pouvez les lire *sans une permission spéciale*, sans cela vous commettez un gros péché.

Pour protéger la vie du corps, on ne permet qu'aux médecins et aux pharmaciens de vendre du poison. Pour protéger la vie de l'âme, l'Eglise, qui connaît mieux que nous tous l'influence des mauvais livres, ne permet qu'à ses médecins de manier et d'analyser ce poison pour en faire connaître le danger aux autres.

Je prends ici occasion de remercier cette bonne Mère de la confiance dont elle m'a honoré, en me permettant " dans l'intérêt des fidèles," de lire certains livres défendus ; ce que je ne fais jamais qu'après avoir fait un grand signe de croix sur moi.

Celui qui reçoit un journal ou achète un livre doit donc être bien circonspect, car il peut apporter du poison dans sa demeure.—Un journal, c'est un compagnon qui vient vous rendre visite chaque soir, compagnon habile, rusé, que vous avez la bonne foi de croire plus instruit que vous, qui a étudié à son point de vue les questions qu'il traite ; accoutumé à la polémique, il est prêt à répondre à toutes vos objections.

L'influence de la presse ne saurait être niée, quand on sait que sur cent personnes qui reçoivent un journal pendant un an ou deux, il y en a quatre-vingt dix qui en

viennent à penser comme lui sur toutes les questions.

Voici quelques signes qui vous aideront à reconnaître un mauvais journal.

D'abord ne recevez jamais un journal rédigé par des francs-maçons—c'est toujours un très mauvais journal.

Ne vous abonnez pas à un journal qui est entre les mains des juifs, il vous conduira certainement à la ruine : un jour donné, il vous jouera un mauvais tour.

Ne lisez jamais un journal qui a de mauvais feuilletons, des faits divers scandaleux, de mauvaises annonces, ainsi que de mauvais portraits, car vous le regretterez tôt ou tard, dans la conduite de vos enfants et dans le trouble de votre conscience.

Tous les journaux qui veulent enlever au clergé, le contrôle de l'éducation, sont très méchants.

Une conscience catholique ne peut lire

une gazette qui veut séparer la cause du peuple de celle du clergé, comme si les prêtres et les évêques ne venaient pas du peuple et n'appartenaient pas *au peuple*, comme si la société et la religion n'avaient pas été créées pour marcher ensemble. Faire croire au peuple qu'en se déclarant pour le parti des évêques, on travaille contre lui, est une doctrine maçonnique, soufflée sur le monde par Satan.

Un journal qui n'a pas le courage de parler contre la franc-maçonnerie et contre le protestantisme n'est pas catholique : car, qui dit journal catholique, dit journal de combat.

Un journal qui, à cause de ses lecteurs, ne fait pas d'article de fond contre le clergé, mais intercale de petits entrefilets malicieux pour le ridiculiser ou inspirer de la défiance contre lui, est un journal bien dangereux, dont généralement le

rédacteur est un impie. Il a hâte que ses lecteurs le soient pour se montrer tel qu'il est.

Lors des procès de monsieur le curé de Chambly et de monsieur le vicaire de Ste-Brigide, nous avons eu une belle occasion de connaître les journaux ennemis de la bonne cause.

À Chambly, il s'agissait d'un sacrement, du sacrement de Baptême. Or s'il y a une chose qui appartienne en propre à l'Église, ce sont bien les sacrements. Un petit enfant de sept ans connaît cela, et un journaliste qui se dit catholique—qui, par conséquent, a dû faire sa première communion, *devrait* le savoir. Le pouvoir civil, c'est-à-dire, la reine Victoria ou ses représentants n'a pas plus le droit de dire à Jésus-Christ ou à son ministre : baptise cet enfant, qu'il n'a le droit de lui commander : d'aller lui porter le bon Dieu ou de lui donner le sacrement de

l'Extrême-Onction. Ceci est clair comme le soleil en plein midi.

Et pourtant qu'a-t-on vu ? on a vu des journalistes qui grillaient du désir de voir condamner le prêtre. Ils ont commencé à faire des rapports de fantaisie pour indisposer la population contre le curé. Pendant le procès, dans le compte-rendu des témoignages, ils se sont montrés ce qu'ils étaient : de véritables ennemis de la cause catholique. J'ai pris la peine de lire les rapports de tous les journaux quotidiens ; car ce procès était la pierre de touche qui devait nous faire connaître nos ennemis. L'Église catholique allait-elle être humiliée ? Hérode allait-il étrangler Jésus ? c'était la question vitale pour nous. Qu'ont fait certains journaux prétendus catholiques, mais qui ne le sont pas ? Ils ont retranché des témoignages tout ce qui pouvait favoriser le curé, et n'ont donné à leurs lecteurs que ce qui

était de nature à le ridiculiser et à faire perdre sa cause; plusieurs journaux avaient exactement le même compte-rendu.

Au contraire, les journaux amis de la bonne cause, favorables aux droits imprescriptibles de l'Église, donnaient à leurs lecteurs tout ce qui étaitdans les témoignages en faveur du curé pour faire triompher sa cause, qui n'était autre que celle de l'Église. Là il est facile de voir quel est l'*animus*, c'est-à-dire l'esprit qui anime ces différentes feuilles.

Lors de ces procès, chaque catholique s'attendait que les rédacteurs des journaux diraient à leurs lecteurs : il s'agit de deux sacrements de l'Église—du baptême et du mariage—que ceux qui se trouvent lésés dans leur droit, aillent trouver un chef de l'Église, à qui Jésus-Christ a dit quand il fallait donner ou refuser un sacrement.—Mes chers amis, avez-vous vu

quelque part que Jésus ait dit à Hérode que si saint Pierre refusait de baptiser quelqu'un, il l'autorisait à aller lui expliquer, catéchisme en mains, le chapitre du baptême ?

Comment ! des Canadiens qui savent que Saint Jean-Baptiste est mort parce qu'il allait reprocher au roi Hérode de vivre avec la femme de Philippe son frère, oseront écrire que ceux qui imitent ce saint, sont des " tyrans au petit pied ?" Du temps de Jean-Baptiste, le tyran était Hérode, et aujourd'hui les tyrans sont ceux qui veulent enchaîner la liberté des ministres de Dieu devant faire retentir jusqu'à la fin du monde le fameux " *non licet,*" ce n'est pas permis.

Un autre moyen bien sûr de connaître dans quelles eaux nage un journal, est de bien considérer la manière dont il commente les nouvelles que les francs-maçons et les juifs font circuler sur le continent et

que le télégraphe nous apporte chaque jour. Citons des exemples.

Le télégraphe annonce, je suppose, ceci : On dit que Léon XIII est à préparer une encyclique dans laquelle il fera connaître au monde entier qu'il se réconcilie avec les idées modernes, que l'Église dont il est le chef, ne restera pas stagnante comme elle l'a été pendant la période des papes qui l'ont précédé.

Rien qu'annoncer cela sans commentaire est déjà un grand mal, car c'est tromper une bonne moitié des lecteurs, mais que dire d'un écrivain qui ajoute les mots suivants : " Léon XIII saluant la révolution ! Chapais ! Tardivel ! tirez vos mouchoirs ; pleurez, mes beaux yeux, pleurez ; car le pape est révolutionnaire ! ! "

Ce commentaire comme vous le voyez est du persiflage impie.

Un autre exemple : " Rome, 10 Juin. Le Pape est à préparer un document faisant

triompher la cause de Mgr Ireland désirant que les écoles catholiques soient sous le contrôle de l'Etat." (Ici on calomnie, je crois, Mgr Ireland.)

"New-York, 18 Juin. La lettre du pape est arrivée, elle a causé une grande sensation ici. Mgr Corrigan et le directeur des frères des écoles chrétiennes ont eu une entrevue, ils sont attérés.

"Rome, 19 Juin. Mgr Corrigan a envoyé un cablegramme à Léon XIII lui disant qu'il se soumettait à sa décision."

"19 Juin. St-Paul, Minesota. Mgr Ireland reçoit beaucoup de félicitations à l'occasion de la grande victoire qu'il vient de remporter ; il se refuse à ce qu'on lui élève un monument.

"20 Juin. (Ici on ne sait d'où part le télégramme :) Plusieurs évêques se sont déjà abouchés avec les surintendants des bureaux d'éducation pour fondre ensemble les écoles catholiques et publiques.

Puis ensuite silence sur toute la ligne, pourquoi ? parce que les journaux catholiques, commentant la lettre du Saint Père, démontrent d'une manière irréfutable que la doctrine de l'Eglise sur les écoles est ce qu'elle a toujours été et ce qu'elle sera toujours, c'est-à-dire, catholique et non franc-maçonnique, comme les mauvais journaux veulent le faire croire à notre population.

Ceux qui ne reçoivent que le journal publiant les télégrammes que je viens de citer, sont convaincus que le Pape n'a aucune objection à ce que les parents envoient leurs enfants aux écoles sans Dieu ; ils ne peuvent supposer les écrivains assez menteurs pour les tromper effrontément.

L'hiver dernier je prêchais des retraites aux Etats, et plus de 50 fois, on est venu me dire ceci : " Il paraît maintenant que le Saint-Père n'est plus pour les écoles ca-

tholiques ? Il était facile de voir que ces gens-là avaient lu un mauvais journal.

La franc-maçonnerie veut détruire les écoles catholiques. Pour arriver à ce but, elle s'empare de la presse, le grand prédicateur du jour, elle contrôle toutes les nouvelles religieuses, et des journalistes, qui se trouvent insultés quand on leur reproche de ne pas être catholiques, colportent en badauds qu'ils sont, au foyer de milliers de lecteurs, les mensonges les plus éhontés, répandus malicieusement par la juiverie.

Il y a aussi des journaux qui ont un faible pour les annonces de théâtre immoral et de réunions défendues. Il y a des théâtres qui nous viennent des Etats-Unis qui sont bien mauvais. Les jeunes filles qui figurent dans les pièces qu'on y joue, ne viennent pas prêcher la modestie dans les habits ; ce sont des filles qu'on ramasse à la douzaine dans les villes de Boston ou

de New-York ; elles viennent se montrer ici dans des habillements des plus scandaleux, et les journaux pour la somme de quelques piastres, invitent à son de trompette, les jeunes gens de la ville à aller à cette exhibition de chair humaine. Ils ne pensent donc pas au jugement qu'ils devront subir un jour ?

Je sais que bien peu de journalistes me liront, mais vous au moins qui me lisez quand vous les rencontrerez, daignez leur raconter le trait suivant :

A une heure avancée de la nuit, je fus mandé pour aller voir un malade, homme de profession qui n'écrivait pas dans les journaux, mais qui connaissait tous nos écrivains ; je l'avais rencontré quelquefois en chemin de fer, nous avions discuté justement assez pour savoir que nous étions aux antipodes l'un de l'autre ; il disait toujours noir quand je disais blanc.

J'arrive au chevet de son lit.

—Vous devez être bien étonné que j'aie manifesté le désir de vous voir ?

—Permettez-moi de vous dire, monsieur, que s'il y a eu tout d'abord un petit mouvement de surprise, il n'a pas duré quand je me suis rappelé que vous étiez malade et que je suis prêtre.

—Vous rappelez-vous les conversations que nous avons eues ensemble ?

—Parfaitement.

—Qu'avez-vous pensé de moi ?

—J'ai pensé que vous aviez besoin de prières. Comme je commençais une mission, j'ai dit chaque jour avec mes deux mille retraitants, une dizaine de chapelet pour une *intention particulière.* De plus, j'ai écrit à une religieuse de vos parentes de demander à ses trois ou quatre cents compagnes de faire une attaque à fond de train sur la miséricorde de la Sainte Vierge ; nous voulions vous jouer un tour.

—Le tour est joué, mon père, dit-il en en souriant et en regardant une image de la Sainte Vierge appendue au mur de la chambre ; (1) mais je voulais vous voir pour vous dire quelque chose.

—Je suis à votre disposition.

Il me parla près d'une heure, c'est-à-dire autant que ses forces le lui permirent ; bien des noms passèrent dans le récit, je les tairai tous ; bien des faits furent révélés, j'en garderai le silence, je veux observer les lois de l'Eglise. Il commence.

—" Mon père, vous croyez connaître le monde, vous ne le connaissez pas ; vous êtes surtout en contact, vous autres prêtres, avec la bonne partie de notre population, nos braves artisans, nos bonnes mères de famille. Il y a des bons dans toutes les classes de la société, parmi les juges, les avocats, les notaires, les mar-

(1) Il s'était confessé.

chands, mais il y en a de très méchants ; chez ceux-ci il n'y a pas que le cœur qui soit gâté, l'intelligence l'est aussi ; leurs péchés ne sont pas des péchés de faiblesse, mais de malice. Ces gens *forment l'opinion ;* ils ne paraissent plus avoir le moindre vestige de foi. J'ai écrit, mangé et bu avec eux ; nous avons passé des nuits à offenser le bon Dieu ; je sais ce que je dis. Nous n'étions pas très nombreux, mais le nombre augmente ; nous voulions faire école ; c'est un point *bien arrêté* de notre programme que nous ne désirions plus nous occuper de défendre le bon Dieu et ses prêtres ; cela est du temps passé : nous rêvions pour nos compatriotes les honneurs, les richesses, la gloire, nous voulions les voir à la tête des chemins de fer, des grandes industries, du grand commerce, et pour cela, plus d'entraves cléricales ! . . . le clergé ne sait pas ce qu'il nous faut, et nous soutenions

qu'un peuple guidé par lui, ne peut être un grand peuple. Nous avions *nos hommes*, que nous devions faire mousser ; ces hommes sont choisis parmi ceux qui n'aiment pas le clergé et qui traitent les prêtres d'éteignoirs. Parmi cette classe, il y a des francs-maçons. Je crois, plus maintenant que je ne le croyais alors, que ce sont eux qui dirigaient le mouvement, qui donnaient le mot d'ordre.

Ce mot d'ordre, si vous voulez le savoir, le voici : apprendre au peuple que ce n'est pas à toujours parler du bon Dieu, à dire des chapelets et à entendre des messes qu'on devient riche et heureux ; c'est là le but que nous voulions atteindre.

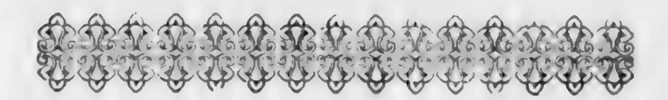
" Dieu vient de me frapper ; j'ai bien changé d'idée depuis, mais eux continueront leur rôle ; ils sont très actifs et, le dirais-je, à peine remarqués. Outre ces chefs qui pensent et organisent la lutte,

il y a une foule de *jouisseurs*, qui ne *pensent* pas. Ils suivent le mouvement, emboîtent le pas, s'occupent de plaisirs ou d'affaires, saluent le soleil levant, ont de temps à autre un remords, disent que les autres vont trop loin, puis retombent comme de plus belle dans leurs anciennes habitudes. Ces derniers sont dangereux, lâches; ils préparent le chemin aux impies qui se servent d'eux dans l'occasion pour grossir leur nombre." L'une des dernières paroles qu'il m'a dites, amis lecteurs, est celle-ci, retenez-la bien : " vous verrez qu'un tel sera encore proposé comme maire de Montréal"—Je ne puis non plus passer sous silence les paroles suivantes. " Que de fois, dit-il, après avoir émis les idées les plus anti-chrétiennes, nous avons ajouté : Il n'y a pas encore moyen de dire cela au peuple, nous serions montrés du doigt, mais encore quelques années et ce sera fait."

Je ne vous cacherai pas que ces paroles m'ont fait une grande impression ; quand je jetais un coup d'œil sur la société, elles me paraissaient si vraies !

Cependant, il y a de bons journalistes, mais il faut bien l'avouer, dans nos villes le nombre en est assez restreint. Pour moi, je croirais être en conscience si je payais un journal dont les rédacteurs seraient des ennemis de mon Evêque, par conséquent du Pape, c'est-à-dire de Jésus-Christ.

Permettez-moi de terminer par ces paroles que je vous citais dans le " Prêtre vengé " : " Sainte Thérèse a vu la place qu'elle devait occuper en enfer pendant toute l'éternité, si elle eût continué à lire des romans—et les romans d'alors n'étaient pas méchants comme ceux d'aujourd'hui. Je vous laisse sous l'impression de cette pensée : " En enfer, pendant toute l'éternité."



CHAPITRE VIII

NOS ENNEMIS LIBRAIRES.

Dans le pays, pour vendre du poison, même de la poudre, il faut une permission spéciale.

On craint avec raison les imprudences et l'on veut protéger la vie corporelle de nos concitoyens.

Quand le choléra menace, on prescrit une quarantaine, lorsqu'une maladie contagieuse éclate, on établit un cordon sanitaire, tout cela est très-bien.

Mais, je me demande pourquoi on reste indifférent quand le poison des

mauvais livres est vendu à qui veut en acheter. Femmes, enfants, jeunes filles peuvent aller s'empoisonner à qui mieux mieux. On expose dans les vitrines des livres très immoraux qui contiennent des histoires obscènes.... et l'on ne dit rien ; plus que cela, les catholiques vont acheter là, sinon les livres (ce qui arrive malheureusement trop souvent) du moins le papier, les plumes, les cahiers dont ils ont besoin, ainsi qu'albums, images, etc. Ces libraires ne vendent pas que des mauvais livres ; pour prendre les badauds, ils tiennent des livres de prières.

Voici ce qu'un homme de la campagne racontait il n'y a pas plus d'un mois. Il était à Montréal et voulait acheter un beau livre de prières à sa fille qui avait trait douze vaches, soir et matin pendant l'été. Il entre dans une librairie, achète un livre. Comme il va sortir, la demoiselle qui l'avait servi lui dit ; " si vous vouliez

acheter un beau livre, en voici un que tous les prêtres et les sœurs achètent. Oh ! le beau livre et rien qu'un écu." Le brave homme se laisse gagner, tire ses deux trente sous, le livre est enveloppé et soigneusement apporté à la maison. La fille toute radieuse, après avoir contemplé son livre de prières, déchire avec empressement l'enveloppe de l'autre et lit avec stupeur ce titre-ci : LES RUINES CLÉRICALES. Est-ce assez diabolique ceci ?

Mes chers compatriotes, il faut se protéger contre ces empoisonneurs publics. N'allez donc jamais acheter chez de tels marchands ; dans ce pays-ci, c'est le seul moyen qu'on ait à sa disposition, profitons-en. Dieu merci ! nous avons une quantité de bons libraires qui sont prêts à subir des pertes plutôt que de vendre de mauvais livres, témoin la maison Cadieux et Dérome qui a mieux aimé perdre de l'argent que de faire venir les

œuvres de Victor Hugo. Un tel acte honore cette maison, aussi elle peut compter sur l'encouragement des catholiques sincères, tandis que celui qui l'a poursuivie, est tombé sous le mépris des catholiques. *L'Opinion Publique* qu'il avait fondée, n'est plus. Que voulez-vous ? quelle confiance pouvait-on accorder à un homme qui avait voulu *hugoliser* le pays ?

Les catholiques du Canada ont éprouvé une grande peine en apprenant la triste nouvelle que M. L. H. Taché voulait faire venir trois cents exemplaires des œuvres complètes de Victor Hugo. Le nom de Taché est si peu fait pour servir de queue à celui de Hugo. Taché est un nom national, une partie de notre gloire, un des beaux fleurons de notre couronne. Quand l'enfant bégaie ce nom en lisant à sa mère les annales de la propagation de la foi, de douces larmes d'admiration

coulent de ses yeux, de généreux désirs s'échappent de son cœur enflammé et de son regard contemplant les immenses contrées du Nord-Ouest : Maman, dit-il, je ferai, moi aussi, un missionnaire, n'est-ce pas ? Oh ! que de vocations à la vie religieuse, le souvenir de ce nom a déterminées ! Que d'actes de dévouement il a produits ! que de prières il a fait monter au ciel !! Le nom de Hugo est petit, bien petit à côté de celui-là. Hugo a passé une partie de sa vie à blasphémer, à salir un drapeau que Taché lave de ses sueurs et de son sang depuis soixante ans. Hugo est francisson, Taché est Canadien-français, ces deux noms se repoussent. On a voulu les accoler : Louis Hugo Taché ; que ça sonne mal !

Espérons cependant que le coupable regrettera amèrement sa faute ; c'est le désir sincère, ardent, de l'opinion publique.

Laissons aux francissons la sale beso-

gne d'empester le pays de livres infâmes. Pour nous, catholiques, notre devoir est tout tracé : pas de méchants compagnons " rôdant autour de nous comme un lion rugissant prêt à nous dévorer " ; ces dernières paroles sont celles du Pape Saint-Pierre qui les avait apprises de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je ne crains pas de vous dire que ceux qui encouragent une mauvaise librairie ou font venir de mauvais livres, pèchent et pèchent mortellement.

Que dire du projet d'une bibliothèque publique dans nos villes ?

Avant de répondre, examinons ce que veulent les promoteurs de ce projet— Retraçons la conversation que j'ai eue avec l'un d'eux qui parlait *pour les autres*.

—Vous voulez une bibliothèque publique pour instruire le peuple, n'est-ce-pas ?

—Oui, mon père, pour instruire ce

pauvre peuple qui a si peu de jouissances.

—Je trouve, moi que le peuple a bien plus de véritables jouissances que ceux qui affectent de le plaindre, mais là n'est pas la question. Dans cette bibliothèque, voulez-vous mettre des mauvais livres ?

—Mais non, mille fois non ; on ne veut pas l'abaisser, on veut l'élever, le peuple.

—Alors vous ne voulez que de bons livres. Nous allons arranger la chose facilement.—Vous savez que les curés fondent partout des bibliothèques paroissiales. Ils ont peu de livres, car il y a peu d'argent. Vous voulez demander à la ville cent mille piastres pour une bibliothèque populaire qui ne sera composée que de *bons* livres, tels que vous venez de me le dire. Eh bien : donnez cela à un curé de la ville ; il vous rendra compte de l'emploi de votre argent, il achètera pour cent mille piastres de livres dont la popu-

lation aura, par contrat, l'usage gratuit ; il n'y aura que de bons livres, mais il y en aura de tous les goûts, quelques uns feront rire, d'autres, pleurer ; tous seront intéressants et moraux. Voici l'affaire faite, n'est-ce pas, monsieur ?

A la manière dont mon compagnon me regardait, j'ai cru m'apercevoir que l'affaire n'était pas faite.

—Mon père, votre système *peut* avoir du bon, je crois bien, mais il ne rencontrera pas l'assentiment de tous. Pour réussir dans un tel projet, vous comprenez comme moi qu'il faut le concours de tout le monde, qu'il est nécessaire que chacun y mette de la bonne volonté.

—Voulez-vous dire, monsieur, que pour réussir, il faille le concours du diable et de tous ceux qui sont à son service ?

—Oh non, je ne veux pas dire cela, mais vous savez que tout le monde ne pense pas *pareillement*.

—Je le sais certainement; par exemple, la *Canada-Revue* en parlant d'une bibliothèque publique a écrit : " Nous ne voulons pas qu'elle soit contrôlée par la hiérarchie ecclésiastique."

Je vous avouerai que je ne pense pas pareillement. Quoi ! vous ne voulez que de bons livres, on vous répond : donnez cent mille piastres pour une bibliothèque populaire et vous les aurez, ces bons livres. Vous voulez que le pauvre peuple ait un accès libre à cette bibliothèque ? Il sera fait selon votre volonté. Que désirez-vous de plus ?—Mais tout le monde ne sera pas d'avis que le clergé ait le contrôle d'une telle bibliothèque.—Voilà tout ce que vous avez à ajouter ? Ayant la même opinion, vous avez, d'un côté, tous les évêques, les prêtres, les religieux et religieuses, tous les congréganistes : hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles des vingt paroisses de la ville, en un mot

tous les bons artisans, juges, médecins, avocats qui veulent non seulement *élever*, mais *bien élever* le peuple, et désirent prendre le *seul moyen* de n'avoir que de bons livres.

De l'autre côté, vous avez les Canadiens revirés, les suisses, les francissons et ceux qui vont ramper aux pieds de ces étrangers, demandant comme une faveur de les suivre à quatre pattes, parce qu'ils ne sont pas assez fins pour être chefs. Et, pour être du même avis, pour avoir *la paix*, vous nous demandez de *laisser faire*, de ne rien dire quand ces malappris refusent des conditions qui satisfont tous les honnêtes gens ! Ne voyez-vous pas ce qu'ils veulent ? c'est pourtant bien simple : avoir à leur disposition tous les livres malpropres, voltairiens, sataniques que la littérature a produits et cela, pour les *passer au peuple*, c'est là leur rêve. Et pour avoir la paix, on nous demande le silence, on

nous permet tout au plus (qu'ils sont généreux !) de lever les épaules en signe de déplaisir, mais pas plus que cela, s'il vous plaît. Paix, paix "*et non est pax.*" et " il n'y a pas de paix."

La chose est bien claire : la société comme l'individu a été faite pour la vérité, et elle s'agitera, se débattra en tous sens pour tâcher de la trouver, tant qu'elle ne l'aura pas.

Il y a ici, amis lecteurs, une salutaire réflextion à faire. Examinons comment le mal se propage.—Cinq ou six voltairiens sont réunis dans un club, ils se communiquent leurs idées et parlent, bien entendu, de l'ignorance du pauvre peuple canadien. Pauvres Voltairiens ! Sachez donc que le *peuple canadien* en général est, peut-être, le peuple le mieux élevé, le plus poli, le plus tranquille, le plus charitable qu'il y ait au monde. Prenez par exemple une pauvre fille de nos cam-

pagnes, et placez-la dans ce que vous appelez nos grandes familles, puis allez chercher où vous voudrez en Europe, une fille de *la même classe*; et vous verrez qui l'emportera des deux. Quant à la classe instruite, je n'ai pas besoin de vous en parler ; car les Canadiens qui vous suivent disent lui appartenir, et comme ils se croient plus fins que tous les autres, la démonstration est ainsi toute faite. Mais comme nous reviendrons sur ce point, reprenons notre sujet.

Cinq ou six voltairiens sont donc à aviser au moyen de régénérer le peuple, et pour cela ils veulent une bibliothèque publique où le prêtre ne pourra mettre les pieds. Pour parvenir à leur but, ils ne diront pas qu'il y aura de mauvais livres, ils mettront en avant un but acceptable : instruire et récréer le peuple ; puis ils prépareront l'opinion, iront trouver les échevins, flatteront leur orgueil : " ceci vous

regarde, on vous a choisi pour prendre nos intérêts ; quand on voudra de l'eau bénite, on ira trouver le prêtre, mais ici, il s'agit de l'avancement intellectuel du peuple." Pendant ce temps-là, les bons, je veux dire ceux qui ne pensent pas comme ces impies, se disent entr'eux : il paraît *qu'ils* veulent fonder un bibliothèque publique. Vous voyez que les bons ne prennent pas la responsabilité du projet puisqu'ils disent : *ils veulent*. Et cependant ils sont mille contre un, mais ils ne bougent pas, *ils laissent faire*. Pendant ce temps-là, les francs-maçons, grossis de l'armée des dupes dont le " nombre est " légion ", préparent leur piège, sondent les opinions de tel et tel homme *qu'ils proposent comme échevin*, s'il pense comme eux ; puis s'ils réussissent à le faire élire, la mesure est présentée et le tour est joué. Après que la bibliothèque est établie, que les mauvais livres ont droit de cité dans

toutes les maisons, qu'arrive-t-il ?.... on se réveille. Il est bien temps de se réveiller quand les pirates sont maîtres de la barque ! ! !

Mes chers amis, remarquons bien ceci : les mauvaises doctrines se sont toujours répandues dans le monde par suite de l'apathie de ceux qui *voudraient* le bien, mais qui ne *veulent* pas bouger, qui ne veulent pas frapper un clou pour le soutien de l'édifice qui s'écroule.

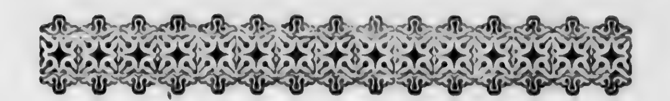
Trop longtemps nous avons regardé faire. Cette indifférence coupable arrachait du cœur de Jésus cette plainte : "Les enfants des ténèbres sont plus prudents, que les enfants de lumière."

Eh bien, O bon Jésus ! nous allons combattre sous vos ordres ; il est encore temps, l'ennemi monte à l'assaut avec une rage diabolique, mais il n'est pas maître de la forteresse ; avec votre secours que nous implorons, nous remporterons bientôt la

victoire ; nous avons droit, ils ont tort; ils sont une poignée, nous sommes le nombre ; courage donc et en avant !

Finissons ce chapitre : il faut faire une guerre à mort aux mauvais livres, aux mauvais journaux et *tuer* toute librairie où l'Eglise, par ses représentants n'aura pas droit de cité.





CHAPITRE IX

NOS ENNEMIS POLITICIENS.

Amis lecteurs, faisons un grand signe de croix et entrons résolument dans le domaine brûlant de la politique. Que mes compatriotes qui lisent ceci ne craignent rien : s'ils mettent la religion avant la politique, les principes de Jésus-Christ avant ceux d'un parti politique, pour une fois du moins, ils vont *tous* être contents de moi.

Bien des personnes sages, qui ne se montent pas la tête pour des riens, qui pèsent le pour et le contre de chaque

question, qui n'ont aucun intérêt personnel en jeu, pressentent un grand danger pour notre avenir national et religieux, dans l'acrimonie de nos luttes politiques. Ne mettons-nous pas les intérêts du parti avant ceux de la religion ; ne transigeons-nous pas avec un principe, ne faisons-nous pas taire notre conscience en bien des circonstances pour ne pas faire *de dommage à notre parti ?* N'avons-nous pas dit bien souvent dans le secret de notre cabinet : je ne devrais pourtant pas faire cela, mais que va dire mon parti ?

Je ne devrais pas acheter les électeurs comme je le fais....mais mon parti !

Je n'aurais pas dû donner mille piastres à ce cabaleur qui va s'en servir pour aller soûler les électeurs et acheter les consciences... mais mon parti ! !

Je ne devrais pas voter dans tel sens... mais mon parti !

Je ne devrais pas dire tant de calomnies

sur mes adversaires politiques...mais mon parti !

Je ne devrais pas exercer telle vengeance à l'égard de tel homme.... mais mon parti !

Je ne devrais pas donner tel contrat à un tel... mais mon parti !

Je ne devrais pas recevoir l'appui de ce voltairien, qui n'a qu'un but : détruire l'Eglise catholique...mais mon parti !

Je ne devrais pas envoyer ce polisson éhonté parler en ma faveur dans telle paroisse...mais mon parti !

Je ne devrais pas nommer à tel emploi ce bambocheur incapable... mais mon parti !

Je ne devrais pas donner l'autorisation de vendre de la boisson à cet aubergiste qui enivre tant de jeunes gens, fait proférer tant de blasphèmes, commettre tant de honteux désordres... mais mon parti !

Je ne devrais pas laisser tel journal que

je puis contrôler dire tant d'infamies... mais mon parti !

Toujours ce refrain : mon parti ! mon parti. ! Les maux que l'esprit de parti a causés dans le pays sont incalculables. L'esprit de parti a tellement vicié les intelligences, faussé les jugements, qu'il fait dire blanc et noir sur la même question, du jour au lendemain. Permettez-moi de vous rappeler ce que j'écrivais dans ma seconde mine il y a douze ans.

" J'entre dans une maison, j'étais écolier.—" Monsieur, quel est donc le nom de votre voisin ?

—Pierre un tel ; c'est un bon voisin, un homme d'église, craignant Dieu, un travaillant qui a élevé une grosse famille sur une petite terre, un homme sobre et charitable, qui ne dit jamais gros comme ça de mal des autres...etc. etc. Il fit son éloge pendant une demi-heure.

L'année suivante, j'entrai pour me

reposer dans la même maison. Les élections avaient eu lieu, et son voisin n'avait pas voté pour son neveu qui s'était présenté.

—Monsieur, dis-je à cet homme, qui ne me reconnaissait plus sous mon nouvel accoutrement, quel est votre voisin ?

—Pierre un tel. Ça, monsieur, c'est la belle canaille ! c'est rogne, entendez-vous, jusqu'au bout des ongles. Ça ne sort jamais de chez lui, parce que c'est trop bête pour se présenter devant le monde, ça va lécher le balustre et ça peut tuer un homme pour six sous. Ne soyez pas inquiet ; je l'attends bientôt dans un procès ; je verrai le bout de sa terre ou bien il en cognera des clous ; je ne puis plus le souffrir à côté de moi.

Puis j'ajoutai : " pauvre peuple, jusqu'à quel point on t'a passionné pour les élections ! que ne l'es-tu autant pour ta sainte religion ! "

L'esprit de parti rend aveugle, dit un écrivain ; à voir ce qui se passe dans notre pays, on trouve que cet homme a dit une grande vérité. Voyons ce qui se fait dans la province de Québec, car je ne veux pas aller au-delà.

Voici par exemple Marc Sauvalle qui devient un des rédacteurs de "la Patrie," les catholiques savent qu'il a rédigé la "Canada Revue" dont la lecture est interdite par Nos Seigneurs les Evêques, ils savent qu'il désire être excommunié—d'une excommunication réservée au Souverain Pontife—en favorisant, par ces écrits, l'appel à la jurisprudence civile afin d'empêcher l'exercice de la juridiction épiscopale. C'est au moment où les foudres de l'Eglise grondent sur sa tête et ou il attend avec joie qu'elles éclatent, qu'il est choisi pour rédiger " la Patrie," le journal d'un homme qui a écrit autrefois qu'il était franc-maçon et franc-maçon

avancé ; c'est après avoir injurié ceux que les catholiques vénèrent comme les représentants de Jésus-Christ, qu'il obtient ce poste que nos ennemis regardent comme une promotion, parce qu'il peut s'y faire entendre par un plus grand nombre de canadiens ! "La Canada Revue" reprochait à "l'Electeur" de Québec de trop sentir la sacristie ; elle ne pourra pas faire le même "reproche" à "la Patrie," celle-ci ayant à sa tête, un homme qui est l'ennemi déclaré des droits de l'Eglise, un homme qui navre de douleur son Archevêque, et tous les canadiens dignes de ce nom.

Maintenant on se demande : est-ce que l'esprit de parti va l'emporter sur l'esprit de religion ? Va-t-on ouvrir les yeux ?

Si un tel journal venait des Etats-Unis (soit qu'il fut républicain ou démocrate) on le renverrait vite, car dans ce cas, l'esprit de parti, ne serait pas là pour nous

aveugler ; mais ce journal est imprimé à Montréal et appartient à un parti politique. Va-t-on être assez aveugle pour dire : il est bien vrai que celui qui est à la tête de ce journal, est un ennemi de l'église catholique, mais si je ne soutiens pas ce journal je fais dommage à mon parti ? Sont-ce les intérêts de l'Eglise catholique que j'ai le plus à cœur, ou *ceux de mon parti politique* ?

Amis lecteurs, notre Mère l'Eglise catholique vous regarde. Artisans des villes et habitants de la campagne, vous qui appartenez au parti qui n'aime pas monsieur X., pour chef, vous êtes pleinement dans l'exercice de votre droit, jouissez de votre liberté ; votre mère l'Eglise vous le permet, de même qu'elle permet à vos opposants de soutenir leurs vues, mais elle ne vous permet pas de vous laisser mener par le bout du nez par le rédacteur de la "Canada-Revue," par un français

que la vague libre penseuse a jeté sur nos rives, et qui vient nous demander du pain pour avoir la force de répandre ses mauvaises doctrines.

On se demande ce que vont faire les catholiques ; ceux qui sont allés acclamer Monseigneur l'Archevêque le premier mai, vont-ils acclamer celui qui les injuriait et se moquait d'eux la semaine suivante ?

Que vont faire les chefs des différentes nuances ?

Que va faire l'Hon. F. G. Marchand ?

Quelle ligne de conduite va suivre l'Hon. M. Mercier ?

Quelle attitude va prendre l'Hon. W. Laurier ?

La question est grave et mérite beaucoup de réflexion ; elle exige beaucoup de prières à Dieu, qui peut nous éclairer et qui nous jugera un jour.

Il y a quelques années, l'Honorable Holton, député de Châteauguay mourut ;

son fils se présenta candidat pour recevoir l'héritage de son père en arborant les mêmes couleurs. M. Thomas White, plus tard ministre, était dans le camp opposé. Eh bien, écoutez, compatriotes; malgré tous les efforts tentés par les conservateurs canadiens, il n'a jamais voulu descendre dans le comté pour combattre avec un catholique, contre un confrère anglais et protestant, il savait que s'il différait d'opinion avec lui sur les questions secondaires, c'est-à-dire, sur les moyens à prendre pour faire de l'argent et le dépenser pour la prospérité du pays, il se rencontrerait toujours tous deux, toutes les fois qu'il s'agirait des droits d'un anglais et d'un protestant. Voilà pourquoi White le protestant aimait mieux un anglais libéral qu'un catholique conservateur.

Les catholiques sont en minorité au parlement d'Ottawa, et il me fait toujours peine de constater au lendemain des élec-

tions générales, la défaite d'un catholique contre un protestant. Dans les provinces maritimes et dans l'Ontario, les catholiques font une lutte de géant ; à quelque parti qu'ils appartiennent, libéraux et conservateurs se rencontrant sur le terrain religieux et sont une force dans les moments de grand danger. Cependant presque tous les journaux, quelque soit le parti qu'ils représentent, se réjouissent de la défaite d'un catholique contre un orangiste, pourvu que celui-ci pense comme eux en politique. Il n'y a que l'esprit de parti qui puisse porter un journaliste soi-disant catholique, à pousser ces cris de joie délirante sur le cadavre politique d'un catholique piétiné par un orangiste ou un franc-maçon.

La joie de nos adversaires est de voir les catholiques divisés. Or l'esprit de parti est ce qui nous divise dans les moments de lutte, quand notre Mère la Sainte

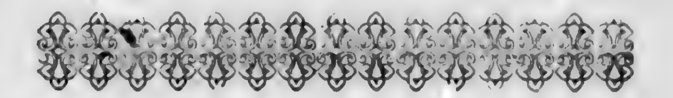
Eglise nous crie dans ses heures d'angoisse : mes enfants ! à mon secours comme un seul homme.

Quand verrons-nous dans le pays le beau spectacle qu'offre un peuple uni ? Quand entendrons-nous ces belles paroles qui ont si souvent charmé mon oreille dans mon enfance : je ne voterai pour lui que s'il est un *homme de religion.* Quand ? . . . quand il n'y aura plus d'esprit de parti ; en d'autres termes, quand on aimera mieux son Dieu que son candidat ; quand les choses de l'éternité auront plus de valeur à nos yeux que celles du temps. Réfléchissons-y pendant qu'il en est temps. Comme catholiques, lecteurs, vous croyez à la prière : priez beaucoup pour que l'esprit de parti ne l'emporte jamais sur le parti de l'esprit religieux.

J'entends déjà, de ma chambre, crier tous les politiqueurs : la discipline donc !

la discipline ! Mais, messieurs, est-ce que Jésus-Christ n'est pas un chef qui crie lui aussi : la discipline ! mes enfants, la discipline . . . sans laquelle vous n'aurez pas de faveurs et n'entrerez jamais dans mon parlement où les élus de mon parti ne sont pas soumis aux capricieuses volontés des hommes.





CHAPITRE X

NOS ENNEMIS—AMIS.

ON rapporte qu'un jour O'Connell, tiraillé en tous sens par des amis qui le trouvaient trop hardi, rencontre un de ses admirateurs qui lui dit : prenez garde, on dit que vos ennemis les Anglais vous préparent un piège. Mes ennemis ! s'écrie O'Connell, de ceux-là j'en aurai bien soin ; mais de grâce, débarrassez-moi de mes amis, de ceux qui passent tout leur temps à soutenir la cause de mes adversaires—, ces amis sont les *seuls ennemis* qui me fassent peur.

Passer sa vie à soutenir la cause des adversaires ! quelle parole profonde ! que cet homme avait l'expérience des combats !

Depuis que le péché existe, il y a partout deux camps, deux cités : " la cité du bien et la cité du mal. "—Les soldats du mal sont toujours et partout agressifs ; pour eux, il n'y a ni trêve ni repos ; ils tirent sans cesse sur les soldats de l'armée du bien. Parmi ces derniers, il y en a qui chargent leurs armes pour résister à l'attaque ; dès qu'ils veulent faire feu, quel est le premier ennemi qu'ils ont en face ? *un ami* qui est là les bras étendus en avant de l'armée, qui crie : " laissez faire, mes amis, attendez, vous allez faire du train ; laissez nos ennemis dépenser leurs munitions ; que peut faire après tout, cette poignée d'adversaires ? n'allez donc pas les persuader que nous nous occupons d'eux ; vous voulez leur donner trop d'im-

portance en les jugeant dignes de tirer sur eux." *Les généraux rassemblés* ont beau, par une lettre collective qu'ils font circuler dans les rangs de l'armée, jeter le cri de ralliement, appeler leurs *fidèles* soldats autour du drapeau pour le protéger, toujours les ennemis-amis sont là à crier : laissez faire! laissez faire!!

—Mais les ennemis lancent leurs projectiles au milieu de nos rangs—vingt, trente soldats viennent de se faire tuer.

—Laissez faire, ne craignez rien.

—Mais une place forte vient de tomber en leur pouvoir.

—Laissez faire, nous vous en supplions, vous aller faire du train.

—Mais ils sont déjà en possession de plusieurs imprimeries — forteresses d'où ils lancent sur nos soldats leurs projectiles empoisonnés sous forme de mauvais journaux, de livres immondes, d'idées révolutionnaires.

—Oui, mais attendez, laissez faire.

—Mais ils sont si audacieux qu'ils sont déjà pris corps à corps avec un de nos généraux, dont ils veulent briser le sceptre, en appelant Henri VIII à leur secours.

—Laissez faire, ce n'est pas encore le temps, ça va faire " du train," s'exclament en chœur, les amis qui ont toujours les bras croisés et ne les ouvrent de temps à autre que pour supplier ceux qui sont prêts à donner leur sang.... *de laisser faire.*

—Que voulez-vous ? amis lecteurs, ce laisser faire est si commode. Quand on se tient les bras croisés toute la journée, on n'est pas fatigué le soir, on peut passer la veillée à rire de ceux qui le sont. " Les pires ennemis," dit Notre-Seigneur, " sont ceux de sa maison" ; paroles que les catholiques devraient méditer bien plus souvent.... Que de combattants ces ennemis de la maison ont arrêtés ! Quand on lève

son arme pour tirer, il est pénible d'avoir à brûler la face d'un ami avant d'atteindre l'ennemi.

Il y a une autre classe d'ennemis-amis. Ceux qui appartiennent à cette catégorie ne crient pas aux autres pour les arrêter, mais, retranchés derrière un bon mûr, ils regardent les combattants et critiquent. Ils ne font pas attention au nombre de victimes que le bon soldat a couchées par terre, ils épient le moment où, pendant l'excitation de la mêlée, il tirera à côté du but ; un immense éclat de rire triomphant, parti du camp ennemi, accueille ce projectile qui a fait fausse route, et l'ami caché derrière le mur joint dans un commun concert sa joie à la leur ; il raconte à tous ceux qu'il voit la bévue dont il a été témoin, sans jamais parler des hauts faits qui ont soulevé l'admiration des spectateurs ; il semble n'avoir qu'une préoccupation : faire remarquer les coups mal diri-

gés du combattant pour engager les autres à le faire retirer de la lutte.

Ecoutez bien l'histoire de Mathurin. Pauvre Mathurin ! il y a un homme qui ne t'a jamais connu et qui sympathise de tout son cœur à ton malheur !

Mathurin était l'ami d'un homme qui avait dans son champ un beau pommier. Ce beau pommier avait de belles pommes qui excitaient l'envie d'un voleur.—Pourquoi, se dit celui-ci, m'amuser à jeter les pommes par terre une à une, je vais couper le pommier et je les aurai toutes bien plus facilement ; il se munit d'une hache. Mathurin qui soupçonnait son dessein, se présenta tout-à-coup devant lui, au pied du pommier, et le combat s'engagea ; il y eut " du train."

Mathurin se défendit de son mieux, il n'était ni fort ni rusé, mais il avait pour lui le droit qu'on a appellé "la force d'en haut," il parvint à enlever l'arme au vo-

leur ; mais, par manque d'adresse, en voulant parer un coup, il coupe une branche du pommier. Mathurin, tout en regrettant la branche brisée, était content de son coup ; il avait conservé l'arbre qui continuerait chaque année à donner une belle et magnifique récolte ; il avait fait une noble action, sa conscience était joyeuse, son Dieu le récompenserait ; ça lui suffisait. Oui ; que cela te suffise, pauvre Mathurin ! car tu n'auras pas autre chose.

Le lendemain matin, des voitures chargées de voyageurs passaient dans le chemin comme d'habitude ; on regardait de la route la branche de pommier brisée.

—Qui a donc cassé cette branche ?

—C'est Mathurin, l'espèce de fou qui travaille ici.

—Qu'est-ce-qui a pu le porter à faire ce coup-là ?

—Il a vu un homme avec une hache

au pied du pommier, il s'est imaginé que c'était *un voleur* et lui a ôté la hache; le voleur s'est défendu, comme de juste.

—Bon dommage! il a bien fait; une hache nous appartient ou ne nous appartient pas; si elle nous appartient pourquoi la donner au premier fou qui veut nous l'enlever.

—Il est dangereux, ce Mathurin-là, prenez garde; si, jamais vous voulez bûcher du bois, cachez-vous de lui car il va croire que vous voulez le tuer; dès qu'il rencontre quelqu'un avec une hache, il saute dessus.

—Oh! je comprends; il est un de ces hommes toujours prêts à se battre contre les moulins à vent.

—Tout juste, monsieur, un Don Quichotte.

Je n'ai pas besoin de vous dire, lecteurs, que celui qui donne les réponses, est un ami du voleur qui, tous deux, appartien-

nent à une "grande bande organisée." Ils veulent *tuer* le soldat Mathurin et, comme seuls, ils ne le peuvent pas, ils vont demander à ses amis, de faire la besogne pour eux ;.... et ils la font.

Console-toi, cher Mathurin, tu as pour toi la joie du devoir accompli, les applaudissements des Anges et la grâce de Dieu ; passe-toi de tout le reste. Si la nature regimbe et gronde au fond du cœur, pense à tes péchés passés : c'est une belle occasion de les expier tous en huit jours et pense au grand MAITRE que tu sers. Il avait des amis lui aussi, et c'est au moment où ses ennemis le couvrent de crachats, qu'il est abandonné de tous ; courage ! "*si compatimur et conglorificabimur*" si tu souffres avec lui, tu seras glorifié avec lui.

Parmi nos amis qui favorisent l'ennemi, il faut compter ceux qui ne veulent pas encourager les marchands et les ouvriers

catholiques, qui vont jeter leur argent dans le plateau de la balance de nos adversaires ; je prends ici les mots marchands et ouvriers dans leur sens le plus étendu.—Un juif achète chez un Juif, un franc-maçon chez un franc-maçon,un Anglais chez un Anglais ; ces gens ont l'esprit de corps,—et nous, catholiques, nous laissons là un ouvrier, un forgeron, un voiturier, un orfèvre, un épicier, un marchand, avec qui nous prions au pied des mêmes autels, pour aller enrichir un suisse, un francisson, un Juif, un franc-maçon, un ennemi déclaré de notre Sainte Religion et de notre chère Patrie, un homme qui soupire après le jour fortuné où il n'y aura plus un seul Canadien catholique, dans la Confédération.

Le Juif dont je parle ailleurs, qui a jeté sa fille hors de sa maison, a été enrichi par une clientèle catholique et cela dans une ville aux sept huitièmes française.

Que de grandes églises protestantes, ont été bâties avec l'argent des catholiques déposé dans les magasins ! Que de salles de réunion de francs-maçons, dont les murs suintent les sueurs de milliers de catholiques !

Si Dieu me prête vie, j'ai l'intention de publier l'an prochain, un annuaire ou almanach où vous trouverez, lecteurs, non seulement les jours et les fêtes de l'année, et . . . . Voyons, ma plume, ne tremble pas, dis bravement ce que tout le monde pense . . . . et toutes les phases de la lune, mais aussi l'adresse des industriels et marchands *catholiques*, des amis de la bonne cause, des soutiens des bonnes œuvres, de ceux qui veulent établir le règne de Jésus-Christ dans les âmes, de ceux qui n'ont point peur des frères et des sœurs. Nous compterons sur le concours des curés de la campagne pour nous fournir l'adresse de ceux de

leurs paroissiens, *amis de la bonne cause*, qui peuvent fournir à nos villes, tous les produits dont elles ont besoin.

Qu'on pousse un cri de ralliement ! que *nos amis* de la campagne aillent acheter chez *nos amis* des villes, et que ceux-ci achètent de *nos amis* de la campagne. Alors vous verrez que les adorateurs du dieu "dollar" y regarderont à deux fois avant de nous insulter.

Nous avons besoin d'une organisation, car notre argent s'en va chez nos ennemis ; les magasins des Juifs sont toujours remplis d'acheteurs qui se font " raser " de la belle façon.

Parmi les amis qui font la besogne des ennemis, il ne faut pas oublier, " les conciliants incompris. " Il y en a qui ont eu le malheur de naître trop vite, " leurs idées sont lumineuses, leurs intentions bonnes, " et pourtant ils ne sont pas compris par ceux qui *devraient comprendre*.

Ils ne sympathisent pas avec les réformateurs qui veulent tout casser. Oh ! non ; ceux-ci, ils les méprisent ; ils veulent " *améliorer,*" c'est le mot cher à leur cœur : " rendre plus acceptable le système actuel pour ne pas donner le moindre prétexte aux ennemis de se plaindre de nous. " C'est une phrase que je sais par cœur, je l'entends cent fois par mois.

Vous voyez, lecteurs, que leurs intentions sont bonnes.

Maintenant examinons leurs idées à la loupe de la doctrine catholique. Dès qu'ils tombent dans leurs " améliorations," on s'aperçoit que leurs idées ne valent pas leurs intentions. Au premier abord, on voit qu'elles n'ont pas été prises dans les lettres du Saint Père, ni dans le catéchisme, qu'elles viennent du camp ennemi, mais améliorées de manière que, " sans toutefois sacrifier les principles " (retenez bien ces mots ; pour moi, je ne

veux plus les entendre, j'en ai les oreilles cassées) " on puisse donner satisfaction aux plus récalcitrants." Ces conciliants ne s'aperçoivent-ils pas que c'est un os qu'ils présentent à des loups pour aiguiser davantage leur appétit ? Après que l'os sera rongé, les hurlements recommenceront, et de nouveau on présentera un système qui, " sans toutefois sacrifier les principes, devra *donner satisfaction*," mais cette chère satisfaction ne viendra que quand on leur aura accordé *tout* ce qu'ils voudront " sans toutefois sacrifier les principes."

Tirons la chose au clair par un exemple :

Dernièrement au conseil de l'Instruction publique, des soi-disant amis de la bonne cause ont présenté un projet de loi qui a tellement réj[illegible] nis jurés de l'Église, que [illegible] tard la plupart des journaux impies du monde entier et surtout ceux d'Italie, approuvaient leur

courageuse attitude. Ce fait n'est-il pas de nature à faire réfléchir ceux qui disent n'agir que pour *éviter de plus grands maux* à l'Eglise ? Voient-ils maintenant que les évêques qui sont opposés à leur mesure, ont bravé non pas la " population catholique," mais la populace voltairienne.

On veut faire subir un examen aux religieux qui enseignent. Les examinateurs seront nommés *par les évêques : par les évêques*, voici la *modification* qui " sans sacrifier les principes " peut donner satisfaction aux ennemis.

Nous sommes tous catholiques, examinons donc la chose au point de vue catholique.

L'Eglise par la bouche de ses évêques peut faire des lois qui obligent ses fidèles. C'est ainsi qu'elle a voulu des examens sévères pour ceux qui se destinent au sacerdoce ; mais l'Église ne s'est jamais présentée devant César, dans l'attitude

d'une suppliante, lui demandant de faire une loi par laquelle, elle fût obligée d'examiner ses clercs ; car ce serait sacrifier un principe.

Poussés par la grâce de Dieu, il y a des fidèles qui demandent à leur Mère la permission de faire vœu d'instruire les enfants, l'Eglise y consent, leur donne des règles et prépose les évêques gardiens de cette partie chérie du troupeau. Les pères et mères catholiques apprenant que des religieux et religieuses se vouent à l'enseignement, s'empressent de leur envoyer leurs enfants, ou de les faire venir près d'eux, les préférant à des professeurs laïques diplomés par l'Etat, aimant mieux le diplôme de l'Église que celui du pouvoir civil. Tout va magnifiquement, comme sur des roulettes, pendant cent ans. Tout à coup des francissons arrivent dans le pays et viennent crier sur les toits qu'en France, ça ne se fait pas comme ça;

quelques Canadiens et tous les suisses du pays se joignent à eux. Le temps pour les conciliants d'entrer en cause est arrivé ; " il ne faut pas donner aux impies, le moindre prétexte de se plaindre." Alors on propose un plan qui réjouit trois à quatre cents méchants et navre le cœur de vingt évêques, de deux mille prêtres, de cinq mille religieux et religieuses et d'un million de catholiques ; ce nombre n'est pas exagéré, car si l'on demandait un vote de confiance en faveur des communautés religieuses, je ne crois pas que dix sur mille voteraient contre la motion. (1) Et c'est pour contenter ces mécréants que les conciliants font verser des larmes à tous les bons catholiques du pays.

Mais on me répondra : Aux Etats-Unis,

(1) Ce qui précède était écrit quand la paroisse de Sainte Scholastique fut appelée à décider par un vote le retour des religieuses. Sept seulement votèrent contre le rappel des sœurs.

est-ce que les évêques n'ont pas institué une commission pour examiner les religieux qui se vouent à l'enseignemeut?

—Oui, les évêques *avec l'autorité que leur a donnée le Saint-Siége*, ont nommé un bureau d'examinateurs. Je ne sache pas que les évêques américains aient demandé à l'Etat de faire une loi pour les *autoriser* ni leur *imposer* l'obligation de fonder un tel bureau. Qui ne voit la différence qui existe entre des évêques agissant librement sous l'inspiration du Saint-Esprit, et des évêques agissant de par la *volonté de l'Etat*? Que dirait-on si un beau jour, un membre du conseil de l'Instruction publique demandait qu'on proposât au pouvoir civil de faire la loi suivante: Vu que les pères et mères catholiques ont droit de savoir si leurs enfants sont validement baptisés, s'ils reçoivent réellement le sacrement de Pénitence et de l'Eucharistie, il est décrété que doréna-

vant : "Tous ceux qui voudront exercer le saint ministère dans la province de Québec, devront subir un examen devant des examinateurs nommés par les évêques à qui nous confions tout pouvoir à cet effet." On crierait à l'empiètement de l'Etat, n'est-ce-pas ? On dirait : l'Eglise sait ce qu'elle doit faire. Eh bien, l'Eglise sait pareillement ce qu'elle doit faire à l'égard de ses prêtres et de ses religieux.

Dans certains pays, elle peut avoir des raisons pour examiner les professeurs, quand *le bien de l'Eglise* le veut, pour éclairer les infidèles au milieu desquels ils vivent ; dans d'autres, quand les évêques qui sont juges le voudront, on s'y soumettra ; ceci les regarde et n'est pas l'affaire du pouvoir civil.

Pense-t-on que les évêques n'aient pas autant de conscience que les laïques ?

Maintenant, examinons la chose au point de vue de la raison.

—Voici une jeune fille ou un jeune homme qui aime l'enseignement et veut s'y livrer pendant toute sa vie : *il* étudie jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans et il prononce ses vœux perpétuels ; car l'Eglise veut les éprouver longtemps pour voir si leur vocation vient de Dieu.

Ceux qui disent que les communautés se remplissent de gens qui veulent vivre à leur aise, sont des calomniateurs et c'est "le Prince du mensonge" qui parle par leur bouche. Se lever à quatre heures et demie du matin, être avec les enfants toute la journée, n'avoir de récréation que le jeudi après-midi, être obligé de partir au premier son de la cloche qui nous appelle vingt fois par jour, prendre tous ses repas en silence, faire trois ou quatre heures de classe par jour, corriger les devoirs le reste du temps ; on ose appeler cela une vie commode !!! Il faut avoir la vocation pour être religieux, car sans elle le cou-

vent est une prison. Que de fois j'ai rencontré dans le monde des jeunes gens qui avaient essayé de la vie religieuse !

—"Mon père," me disaient-ils, "cette vie nous était insupportable, nous aimons mieux aller casser de la pierre dans la rue et respirer ce que nous croyons être l'air de la liberté.— Y pensez-vous ! se lever à quatre heures et demie toute sa vie, et aller passer chaque matin une heure et demie en prières !" Il n'y a que ceux qui sont appelés de Dieu qui puissent persévérer dans cet état de vie.

Voici donc des sujets, appelés par Dieu, qui étudient depuis l'âge de sept ans, qui ont des examens très sévères à subir chaque année, présidés par leurs supérieurs ; ceux-ci ont en main la gloire de la communauté et malgré cela l'on vient nous dire : les trois quarts sont incapables d'enseigner. D'enseigner quoi ?

D'abord a, b, c, ensuite à lire, à [illegible], les éléments de la grammaire [illegible] les quatre règles simples. Il n'y a pas un frère ni une sœur dans tout le Canada qui ne connaisse ces choses sur le bout de ses doigts. Quant aux hautes classes, il y a dans chaque communauté des sujets qui font des études spéciales, et je vous assure qu'il n'est pas doux d'aller s'y frotter. Nos Seigneurs connaissent tout cela ; ils font la visite canonique de chaque communauté, savent la valeur intellectuelle des principaux membres de chaque institut ; pour les catholiques, ceci vaut mieux qu'un diplôme de l'Etat— ou " brevet de capacité," comme on dit en France.

Ecoutez-bien le fait suivant : Je prêchais une retraite il y a quelques mois dans une paroisse. L'instituteur bon catholique vint me voir et me dit qu'il avait avec lui deux aides.— Ont-ils leur

brevet ? —Oh ! non, mon père ; ils sont à étudier pour l'avoir ; mais ils en savent assez pour enseigner les enfants jusqu'à l'âge de dix à onze ans, je me charge des autres, et personne n'a le mauvais esprit de se plaindre—S'il y avait un couvent là, personne non plus *de l'endroit* n'y trouverait à redire, excepté peut-être ceux qui, comme les francissons, élèvent leurs enfants dans l'église des suisses. Ce qui précède démontre que devant le bon sens on n'a pas eu jusqu'ici à se plaindre de l'enseignement des frères et des sœurs, et que nos conciliants amis, qui veulent ménager la chèvre et le chou, ont tort de jeter parmi notre population un sentiment de défiance contre nos communautés.

Il y a des misères là comme ailleurs, dites-vous. Sans doute, mais il y a une chose aussi qui est bien vraie : on n'y approuve jamais une faiblesse : on met à la

porte le serviteur infidèle dès qu'on s'aperçoit que c'est un traître. Devant le bon sens et l'honnêteté, peut-on exiger plus ? N'y a-t-il jamais eu un instituteur laïque qui se soit trompé ? (1) Si je voulais renvoyer la balle qu'on me jette, ne pourrais-je pas demander si ceux qui ont été renvoyés de certaines communautés pour cause, n'ont jamais enseigné comme instituteurs laïques ? ne pourrais-je pas infliger de profondes blessures ?.... Je n'en ferai rien, trop heureux d'observer le précepte de la charité : " Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes " ; laissons dans les ténèbres les misères de la vie privée.

1 Quelques instituteurs laïques ont mal compris ce que j'avais dit dans *le Prêtre vengé*. Je ne suis pas contre les instituteurs laïques qui sont sous le contrôle de l'Église. Je n'ai jamais écrit ni dit qu'il n'y avait que les religieux qui puissent enseigner. J'ai écrit que je ne voulais pas d'écoles primaires sous le contrôle du gouvernement. A bon entendeur, salut.

Faisons maintenant quelques réflexions sur cet heureux, très heureux incident de la motion Masson. Quelques personnes croyaient que la population catholique exigeait d'examiner les religieuses et les religieux enseignants à l'effet d'écarter les incapables, "les ignares", suivant l'expression d'un journal. D'autres soutenaient l'opinion contraire. Ceux-ci reçurent le sanglant reproche de braver les populations catholiques.

Maintenant que la poussière soulevée par la tempête de la discussion, est abattue, voyons où nous en sommes. Un immense cri de soulagement est sorti de toutes les poitrines catholiques. A l'heure présente, on respire à l'aise à l'ombre du drapeau que nos évêques ont si vaillamment défendu ! Le plus grand calme règne. Quelques reptiles de la presse font encore entendre des sifflements : "Un grand pas—pas de géant—est fait....

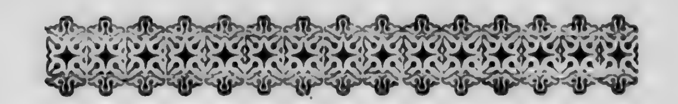
un pas de plus.... nous l'emporterons et bientôt." Ces paroles ont été proférées par des francissons.

Que ceux qui veulent voir, voient !! Remercions le bon Dieu de ce que l'opinion de Nos Seigneurs les évêques est dans cette province l'opinion des catholiques : les évêques ont parlé, ont été unanimes, le peuple les a suivis et nos ennemis en sont quittes pour leurs cris ; mais ils ne sont pas morts. Les dangers à prévenir sont ceux-ci : les tentatives que ces francissons ne manqueront pas de faire pour préparer sans tambour ni trompette la nomination des membres laïques du Conseil de l'Instruction publique pour rendre l'instruction obligatoire et gratuite. (Ils veulent payer de leur poche, parait-il). Messieurs les francissons, arrêtez, s'il vous plaît, nos évêques sont là, et la population catholique les suivra de près!!!

Nous prions tous les catholiques de se

procurer la petite brochure " Les congrégations enseignantes et le brevet de capacité", par T. Chapais (s'adresser à Léger Brousseau, 11 rue Buade, Québec). Il faut que tous les amis de la bonne cause aient ce livre, qu'ils le lisent et le relisent, ils y verront où veulent nous mener les francissons réformateurs et ceux qui, sans trop savoir pourquoi, leur portent la queue.





CHAPITRE XI

NOS ENNEMIS LE JOUR DE LA SAINT JEAN-BAPTISTE A MONTRÉAL, 1893.

Mes chers artisans et cultivateurs,

CETTE année, il s'agissait d'organiser une grande fête pour le jour de la Saint Jean-Baptiste. On voulait célébrer un anniversaire célèbre dans l'histoire du Canada : la fondation de Villemarie par le sieur Paul Chomedey de Maisonneuve, *un français* celui-là, venu ici pour étendre le règne de Jésus-Christ.

On a voulu arranger les choses de manière à faire plaisir à tout le monde et, l'on n'a contenté personne. Les francissons et les Canadiens qui ne méritent plus ce beau nom, ont trouvé que la partie religieuse aurait dû être supprimée, mais ils se sont résignés (c'était le dimanche et ça ne les dérangeait guère), quitte à critiquer les sermons et à ne pas assister à la messe " le jour des morts," suivant leur expression. Puis, il y a eu la fête civique, et on a prié la France maçonnique d'envoyer ses plus " belles gloires ", pour venir chanter les exploits de la France chrétienne sur les bords du Saint-Laurent. Les françissons et les chiniquistes jubilaient. Pour qu'il n'y eût pas de jaloux, on a invité l'avocat qui veut mettre Monseigneur l'archevêque *à la raison*, (en se chargeant de la fameuse cause de la " Canada-Revue "), de venir faire son petit discours : les ennemis du repré

sentant de Jésus-Christ à Montréal seraient si contents ! J'étais pour ajouter : et les amis de sa personne sacrée si humiliés !—mais non, on n'y a pas pensé ; l'idée qui a présidé à tout cela était de faire plaisir à tout le monde; on voulait ménager la chèvre et le chou, voilà pourquoi le Canada catholique a été si humilié en ce grand jour !

Libéralisme-catholique ! voilà ton œuvre ! !

Dire qu[illegible]s la ville de Montréal, le ministre protestant Steeg, c'est-à-dire, Steeg le suisse, Steeg le franc-maçon et franc-maçon avancé, Steeg chantant les gloires de la révolution a été applaudi par un auditoire en très-grande partie catholique ! Je sais que les trois quarts de ceux qui battaient des mains, n'entendaient pas ce qu'il disait et croyaient applaudir un des représentants de la famille de Maisonneuve. Les claqueurs francis-

sons étaient là qui donnaient le branle, et les autres de suivre ; mais ce n'en est pas moins triste et pour ceux qui ont été les dupes et surtout pour ceux qui nous ont amené de si grands impudents et de si grossiers personnages. Je dis *grossiers*, car un homme bien élevé n'accepte pas l'invitation de faire un discours révolutionnaire devant un auditoire qu'il sait catholique.

Ce fameux Steeg, beau parleur, a été suivi partout par les badauds—qui voulaient avoir *l'honneur* de lui être présentés. —Ossements de nos ancêtres, tressaillez dans vos tombes ! Qu'il est bien dégénéré le noble sang que vous avez légué à quelques-uns de vos descendants ! Un ennemi juré du Pape, le grand ami des rédacteurs de " la Canada-Revue " qui veut traîner notre Archevêque en prison, être acclamé sur un sol pétri de sueurs et de sang catholiques ! et cela le jour de

la Saint Jean-Baptiste! le jour par excellence des Canadiens-catholiques; le jour choisi à dessein pour rappeler aux générations canadiennes que leur Patron n'a point fléchi le genou devant le révolutionnaire Hérode, l'ennemi juré de Jésus.

Dans ce grand banquet, a-t-on porté un toast à Léon XIII? a-t-on acclamé le nom de l'illustre Archevêque qui est maintenant l'objet de la haine des suisses et des francissons? quelle belle occasion pour des fils d'affirmer les droits méconnus de leur Père!!! Silence sur toute la ligne; on ne veut plus que les Canadiens-français se montrent catholiques en dehors de l'Eglise. Soldats, abaissez vos couleurs, cachez votre drapeau, il n'y a que *sur le champ de bataille* (dans l'église) qu'il vous est permis de l'arborer; hors de là ce n'est qu'un chiffon au bout d'un bâton.

Veut-on une preuve convaincante de ce que j'avance? Il a été proposé d'avoir

une charte en vertu de laquelle toutes les sociétés de la Saint Jean-Baptiste du Canada et des Etats-Unis seraient fédérées. Jusqu'ici vous ne voyez pas le mal,—attendez, c'est à la queue que se trouve le poison.—Pour être membre des différentes sociétés actuelles, d'après les chartes, il faut être *catholique. Retranchons le mot "catholique"* (voici le poison qui arrive) *alors tous les canadiens-français protestants, suisses, chiniquistes pourront en faire partie ; de plus ce mot étant rayé de la charte, il nous sera permis d'avoir l'honneur d'appartenir à la fameuse et grande société de l'Alliance française* dont les règlements défendent de parler de Jésus-Christ et de soutenir ses droits dans ses assemblées. (1) Qui fut dit fut fait ; le

(1) Monseigneur Meurin, évêque de la Réunion, a condamné cette société dite "l'Alliance française" qui envoie indifféremment des livres catholiques ou voltairiens à ceux qui en demandent.

mot *catholique* fut retranché.... et l'on est probablement maintenant à préparer la nouvelle charte.

On frémit à la pensée que le drapeau catholique a été obligé d'abaisser ses couleurs, pour laisser passer les chiniquistes et les francissons, aux applaudissements frénétiques de tous nos ennemis et des démons de l'enfer.

Cependant, la motion Mercier-Tarte ne sera pas acceptée par le peuple qui ne souffrira pas qu'on lui enlève le plus beau diamant de sa couronne ; car il est facile de suivre par avance, les différents degrés de la honteuse chute que nous ferions.

Par nos sociétés actuelles de Saint Jean-Baptiste, nous sommes tous des Canadiens-français-catholiques.

Par la nouvelle société, nous ne serions plus que des Canadiens-français. Puis quelques années plus tard, plus rien que des Canadiens ; plus de Français, plus

d'Ecossais, plus d'Anglais, rien que des Canadiens qui ne parleraient plus français.

Le mot " catholique " retranché, les Canadiens-français ne résisteront pas cinquante ans. Allez aux Etats et voyez ceux qui ont enlevé le mot " catholique " de leur écusson; leurs enfants ne savent plus un traître mot français. Voyez ce que vient de faire un certain Papineau, fils du " grand patriote " qui a versé son sang—je me trompe, non pas le sien—mais celui des autres, pour ne pas se laisser " fouler aux pieds par les Anglais ". Il a retranché le mot catholique de ses armes et qu'est-il arrivé ? Son fils s'est marié à une anglaise protestante, ses enfants et ses petits-enfants ne parlent plus le français et sont tous protestants.

Un grand homme d'Etat, qui avait pourtant suivi Papineau en trente-sept, disait : J'ai combattu le parti Papineau depuis

que je suis en politique, car s'il eût triomphé, ce siècle aurait vu les derniers vestiges de la race française sur les bords du St. Laurent. M. Bourinot, du parlement d'Ottawa, huguenot français, disait bien sensément en ma présence à l'Honorable sénateur Trudel : " Vous avez parfaitement raison de soutenir que votre peuple ne restera français qu'en autant qu'il restera catholique ; les protestants français s'allient avec les protestants anglais et c'en est fait de la nationalité française."— D'ailleurs l'expérience est là : le fils de ce Papineau qui a brisé, d'après ses admirateurs, " le joug de la tyrannie anglaise," en être réduit à ne plus penser dans la langue de son père ! être obligé de traduire de l'anglais en français avant d'écrire : " renonce à toute allégéance *à*, et communion *avec*, l'Eglise catholique ! "

Imaginez le fils d'O'Connell annonçant au monde que ses enfants et petits-enfants

sont orangistes et qu'il le devient lui-même....

Il n'y a aucun danger que la chose arrive, dites-vous ? Non, parceque O'Connell était un vrai patriote qui récitait son chapelet *pendant que* les juges assemblés allaient décider du sort de l'Irlande ; c'était l'amour qui poussait O'Connell, c'était la haine des Anglais qui conseillait Papineau, voilà la différence. La haine, comme nous disent les auteurs de la vie spirituelle, étant inspirée par le démon, change vite d'objet—voilà pourquoi les disciples de Papineau aiment tant tout ce qui est anglais.

Mais j'entends les quelques admirateurs de la motion Mercier-Tarte me dire : En retranchant le *mot* catholique, on ne retranche pas la chose.—On veut que la religion reste toujours profondément gravée dans le cœur de nos compatriotes. Mais alors pourquoi leur enlever ce beau

titre ? est-ce que le drapeau ne serait qu'un chiffon au bout d'un bâton ? Vous voulez qu'on abaisse nos couleurs devant les huguenots et les suisses ? Mais ces gens veulent entrer tout ronds, ils ne souffriront pas qu'on insulte à leur croyance. Et nous, comme corps, comme membres de la Société de Saint Jean-Baptiste, nous voulons aller en pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne, et vénérer ses reliques ; nous voulons dire le chapelet, faire chanter des messes pour le repos des âmes des membres défunts ; les protestants ne croient à rien de tout cela. On veut présenter un toast au Pape comme chef de l'Eglise de Jésus-Christ *la seule* véritable, car on ne veut pas aller en enfer en disant que toutes les religions sont bonnes ; les membres protestants de la société se trouvent insultés. Alors vous nous dites : pour ne pas les blesser on ne parlera ni de Ste-Anne, ni de chapelet, ni de Jésus-

Christ, ni du Pape. Messieurs, vous nous faites bondir d'indignation sur nos siéges, le Pape, Ste. Anne, la Ste. Vierge, et Jésus-Christ avant les suisses. " Religion et Patrie " c'est notre cri de ralliement ; religion pour nous ne veut pas dire toutes les religions, mais la *seule* religion catholique hors de laquelle il n'y a pas de salut. Nous sommes Canadiens-français *catholiques* ; vous nous prendrez tout ronds ou vous ne nous prendrez pas. Nos sociétés de la Saint Jean-Baptiste ont été fondées comme étant un puissant moyen de conserver nos traditions françaises et catholiques, d'être *distincts* des autres nationalités qui nous entourent, de nous empêcher d'être *englobés* par ceux au milieu desquels nous vivons ; n'en changeons pas le but et restons ce que nous sommes : Canadiens-catholiques.

Si ces messieurs de l'Alliance française ne veulent de nous qu'à la condition que

nous cachions notre titre de catholique, ils ne nous auront pas du tout. Comme disait un vieil artisan de la rue Montcalm de Montréal : on ne me prend pas par morceaux, moi ; on me prend tout rond, ou l'on ne me prend pas.

Mais, chers artisans, je vais vous expliquer la chose. Les amis de M. X... les francs-maçons, les suisses et les françissons, veulent qu'il devienne président de la Société de Saint Jean-Baptiste, que Chiniquy en fasse partie, et puisse avoir droit d'aller s'asseoir à côté de Monseigneur Fabre. Pour cela, il fallait retrancher le mot " catholique ", on l'a retranché. Ennemis de l'Eglise catholique, approchez maintenant, les portes de notre société vous sont ouvertes ; pourvu que vous ne crachiez pas sur le Pape et sur nous le vingt quatre juin, libre à vous de le faire le reste de l'année ; ceci ne nous empêchera pas de vous appeler nos frères

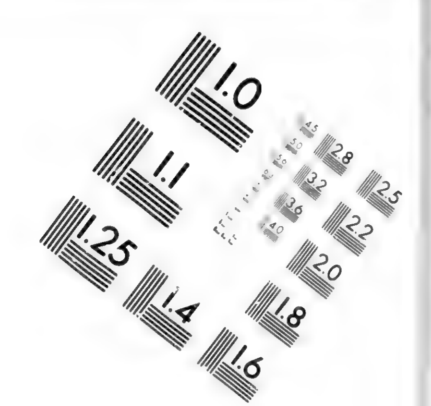
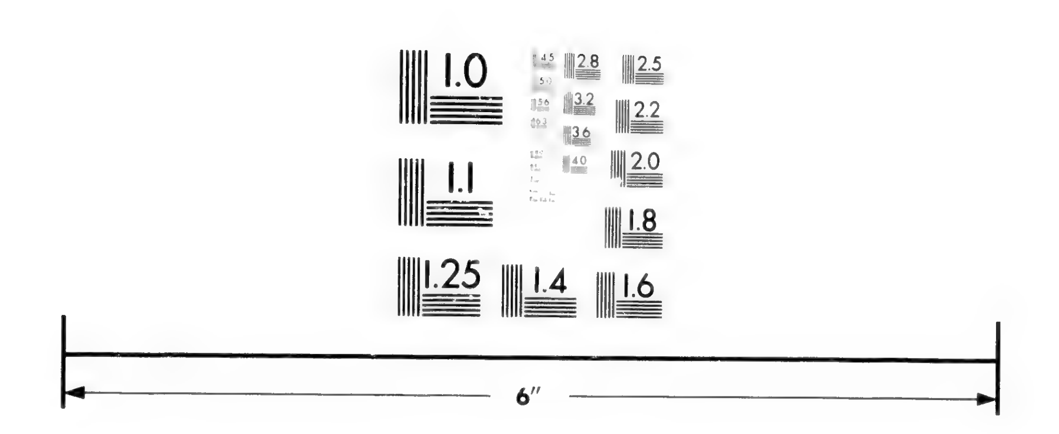


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





et de vous presser sur nos cœurs en cette fête solennelle, car il n'y a plus de catholiques, rien que des Canadiens—ce dernier titre l'emportant de beaucoup sur *l'autre.*

Maintenant un mot de la frégate italienne. On rapporte que M. Beaugrand, à propos de l'incident de la frégate italienne, jubile et crie à qui veut l'entendre : Il y a dix ans, si le maire Desjardins eût refusé, comme aujourd'hui, de présenter ses hommages au représentant du roi Humbert, il eut été acclamé, on l'eût porté en triomphe, les journaux l'eussent exalté aux nues ; aujourd'hui quelques personnes clair-semées le félicitent, les autres le blâment ; presque tous les journaux le traitent de rétrograde, C'EST NOUS QUI AVONS FAIT CELA !! Et à ces derniers mots, il parait que la joie éclate chaque fois dans ses yeux. Il peut se réjouir en effet de la multitude de badauds qui le suivent, sans savoir où il les mène.

Mes chers artisans, vous savez que le roi d'Italie, Humbert, siège d'une manière sacrilége, sur un trône élevé à côté de celui du Saint-Père, dans un palais et sur des Etats volés au Pape. Il envoie ici une frégate, portant son drapeau, troué des balles de nos Zouaves : et on se demande quelle conduite doivent tenir les catholiques ?

Il est bien facile de répondre à cette question. Un moment d'attention, pour bien comprendre l'histoire qui va suivre.

Il y avait une fois un habitant qui possédait une petite terre sur laquelle étaient bâties deux maisons ; il en habitait une, l'un de ses fils demeurait dans l'autre.

Un jour, un officier accompagné de soldats arrive sur cette terre, s'empare de la maison qu'habitait le fils, le met à la porte, enlève la croix qui dominait l'édifice, y plante son drapeau, et s'empare de la terre du père.

L'habitant bien contristé, fit parvenir la nouvelle à tous ses enfants dont quelques uns vivaient dans le Manitoba—Ceux-ci furent bien affligés.

Quelques années plus tard, cet officier envoya son aide-de-camp, drapeau en tête, (le même drapeau qui avait remplacé la croix), visiter les fils du pauvre habitant qu'il avait volé. Ses fils avaient des voisins qui se réjouissaient de l'arrivée de l'aide-de-camp du voleur.—Ces voisins-là étaient tous des ennemis de la croix, drapeau du père.—Les fils s'assemblèrent pour décider quelle ligne de conduite, ils devaient tenir.—Les uns dirent : allons boire à la santé du voleur ; qu'importe les larmes de Papa, laissons-le seul pleurer son malheur ; ce n'est pas nous qui souffrons, c'est lui.—L'un d'eux se leva et dit : Mes frères, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas de piété filiale, vous n'avez pas de cœur, vous êtes des fils dé-

naturés ; notre père humilié et prisonnier a été volé par un mécréant, son drapeau, sa croix a été foulée aux pieds, et vous voulez aller souhaiter longue vie à l'usurpateur de *notre* bien ; car ce qui appartient à notre père est à nous comme à lui : mais, est-ce que les sentiments de la nature sont éteints dans vos âmes ? Est-ce que vous ne sentez pas remuer au moins une fibre de votre cœur, à la pensée de notre père bafoué, méprisé, ridiculisé en face du monde entier ? Entendez-vous les cris de triomphe, semblables aux hurlements des bêtes fauves que les ennemis du drapeau de notre famille, poussent à l'approche de celui qui flotte à sa place ? Voyez tous les suisses, les francissons, les francs-maçons, les juifs accourir pour saluer le drapeau qui a fait couler le sang des nôtres, sang versé en protégeant le blason de famille qui a ennobli plus de vingt générations ?— et vous voulez vous joindre à ces gari-

baldiens!! Mais, n'y aurait-il plus de place pour un cœur dans vos poitrines? Etes-vous rendus à l'égard de notre père, à ce point de froideur méprisante que la pudeur ne peut plus faire monter un peu de rougeur sur ces fronts où je vois pourtant briller la croix du saint Baptême, croix que notre père y a gravée comme écusson de famille? Cet écusson de famille, frères, je veux le garder sans tache; je n'en rougirai jamais; qu'on m'ôte tout le reste, qu'on me retire la confiance qu'on m'a donnée jusqu'à ce jour si l'on veut, mais jamais on ne souillera sur mon front, d'une bave garibaldienne, le glorieux écusson que mon père y a tracé de son sang.

Mes chers amis, lequel des fils de cet habitant voudriez-vous être? ou les lâches qui viennent lécher le drapeau du voleur de leur père, ou le brave qui s'écrie: Mon père, si je ne puis vous rendre votre drapeau, du moins je mêlerai mes larmes

aux vôtres pour laver les crachats dont vos ennemis sacriléges veulent le couvrir.

Je ne vous ferai pas l'injure de croire, bien-aimés compatriotes, que vous hésitez un instant dans le choix à faire, vous voulez être tous le fils généreux qui se souvient de l'affront fait à son père. Eh bien, c'est ce que vient de faire l'un des nôtres, c'est ce que vient de faire notre maire l'Honorable Alphonse Desjardins!! En votre nom, je prends la liberté de le saluer, comme un homme qui met l'honneur avant les honneurs, comme un homme qui a fait son devoir de Canadien-français catholique, comme un homme qui a eu le courage de ses convictions, comme un homme qui, bien loin de courber l'échine devant le roi sacrilége du Quirinal, s'est dressé de toute la hauteur d'un catholique pour répéter avec son Père, le Vicaire de Jésus-Christ : *non possumus*, nous ne pouvons pas.

Vous recevez, Monsieur le Maire, pour cet acte de fils dévoué de l'Eglise, toutes les insultes et les moqueries de Filiatrault, de Sauvalle, et de tous ceux qui désirent que les suisses et les francissons arrachent, des mains de Monseigneur Fabre, le drapeau de l'Eglise pour le remplacer par le chiffon de Garibaldi. C'est ce qui fait votre gloire et doit être votre consolation, Monsieur le maire, puisque le démon et tous ceux qui veulent son règne vous honorent de leur mépris. Vous avez fait plaisir aux catholiques de la province de Québec, qui sont heureux d'unir leurs applaudissements à ceux des anges du Ciel que l'archange Saint-Michel conduisait au combat contre Lucifer, en s'écriant : *Quis ut Deus?* qui est semblable à Dieu ! . . . (1)

(1) En cette occasion, l'Honorable A. Desjardins a fait oublier la peine qu'il avait causée à ses nombreux amis, lors de la visite à Montréal de la protestante "Société d'efforts chrétiens."



CHAPITRE XII

NOS ENNEMIS DANS LA FAMILLE.

AMIS lecteurs, vous savez que l'un des plus grands devoirs des pères et des mères de famille, est de bien élever leurs enfants. « J'ai possédé un homme par Dieu, » dit Eve, la première mère qui ait existé ; Dieu vous donne ces enfants pour en faire des chrétiens sur cette terre et des élus au ciel.

Le démon, qui tourne autour de ces enfants « comme un lion rugissant prêt à les dévorer, » attend la première lueur d'intelligence pour s'emparer de leur âme.

Il vous faut donc veiller sur ces enfants pour les conserver à Dieu qui vous les a donnés et pour qui il a préparé une place au ciel. A cause du péché originel, l'enfant apporte en venant au monde, l'inclination au péché, l'orgueil le pousse bien vite à jeter son cri de rébellion contre la volonté de ses parents. L'enfant laissé à lui-même, aimera mieux jouer qu'étudier. Pour étudier, il lui faudra faire un effort, se contraindre et la contrainte gène sa pauvre nature déchue.— C'est vous dire, chers compatriotes, que si vous voulez bien élever votre enfant, vous rencontrerez bien souvent de l'oppositionde sa part,—Quelquefois il vous faudra être sévères, malheur à vous si vous ne l'êtes pas. L'Esprit Saint vous dit " de ne pas épargner la verge ", ne laissez pas vos enfants " s'élever tout seuls ". Vous savez ce que l'on dit quand on apprend qu'un enfant a fait quelque mauvais coup : ce

n'est pas étonnant, c'est un enfant qui s'est élevé lui-même. Un enfant qui s'élève lui-même ne peut pas être un bon citoyen ; n'étant pas un bon citoyen, il ne peut être un bon catholique.

Je vous avouerai franchement ma pensée : plusieurs de mes compatriotes sont *trop tendres* pour leurs enfants et la première éducation est peut-être efféminée ; on ne les prépare pas assez pour les grandes fatigues de la vie ; ces enfants élevés sur des oreillers, seront peu propres au travail, et pourtant, riches ou pauvres, il faut qu'ils travaillent.

Une des causes de cette éducation molle que l'on donne aux enfants est peut-être celle-ci : on change bien vite de condition dans notre patrie et l'on se trouve souvent jeté dans un milieu dont on accepte les avantages, mais dont on n'est pas préparé à surmonter les inconvénients. La plus belle médaille dorée a son revers

et la richesse a ses inconvénients. Un profond penseur a dit : " Beaucoup supportent l'adversité, bien peu la prospérité." L'expérience de chaque jour confirme cette parole ; que de personnes à qui l'adversité n'avait pu faire courber le front et à qui la prospérité a fait tourner la tête ! !

Un cultivateur, un artisan, un marchand, un homme de profession, par un travail assidu et une grande économie, devient-il riche, je lui dis : mon ami, prenez garde, si vous n'élevez pas bien vos enfants, si vous ne savez pas les corriger à propos ou les laisser corriger, ces enfants dissiperont en quelques années tout l'héritage que vous leur aurez laissé et mourront dans la misère.

Que de fois j'ai entendu cette remarque ! y a-t-il une paroisse où je ne l'aie pas entendue ?—Voyez-vous ; mon père, cet homme qui passe ? son père était bien

riche, mais cet enfant a tout dépensé, ce n'est pas étonnant, il a été élevé à tous ses caprices ; il a été à l'école quand il a voulu, pour une égratignure il restait quinze jours à la maison ; son père n'a jamais voulu que personne ne le corrigeât ; jusqu'à l'âge de quinze ans, il a été un petit monarque bourré de bonbons et orné de dentelles ; maintenant il a cinquante ans, et les dentelles sont changées en guenilles.

Je ne veux pas soutenir que toutes les personnes qui s'enrichissent, donnent à leurs enfants une telle éducation, oh ! non, mais j'exprime le désir qu'en leur laissant leurs richesses, ils les fassent hériter *de leur énergie*, de leur esprit de travail et d'économie. Je voudrais qu'ils fissent bien comprendre à leurs enfants que la possession de vingt cinq ou cinquante mille piastres n'est rien, comparée à celle de l'amour du travail.

Beaucoup de jeunes gens paraissent ne pas savoir cela—je les ai vus dans nos couvents et dans nos collèges, ces enfants, le désespoir des maîtres, n'avoir d'autre envie que celle d'hériter de leurs parents. Ces enfants passaient une partie du temps chez leurs parents ou à l'infirmerie, ne finissaient jamais leurs études, n'avaient aucun courage quelconque, pas même celui de s'amuser avec leurs compagnons.

Un observateur me faisait cette remarque-ci : Depuis deux cents ans, il y a bien des Canadiens qui sont morts très riches. Où sont ceux qui maintenant peuvent retracer leur fortune—je ne dis pas jusqu'au bisaïeul, même jusqu'à l'aïeul ? c'est toujours à recommencer, où est la cause de ce désordre ? suivant l'expression canadienne, on n'a pas élevé, mais gâté ces enfants qui ont toujours fait leur quatre volontés.

Ecoutez bien le trait suivant :

Un homme, trente à quarante fois millionnaire, que j'ai bien connu et que je connais encore, avait un fils qui, dès le bas âge, donnait de grandes espérances. Il envoya cet enfant dans un collège bien éloigné de la maison paternelle. Il y eut d'abord bien des larmes de versées, mais le père fut inflexible. Mon enfant, il faut que tu commences à comprendre qu'on ne vit pas seulement de sentiments, ton avenir demande que tu t'éloignes de nous : telle était la réponse du père à toutes réclamations de son fils. Son enfant dut terminer tout son cours. La dernière année, il travailla peu, il trouvait qu'il en savait assez pour prendre commerce : il avait hâte de jouir. Son père—remarquez bien ceci—lui fit *recommencer* le cours de cette année-là.

Enfin, le jeune homme sortit des quatre murs de ce collège et arriva à la maison paternelle.

—Mon enfant, quelle profession désires-tu embrasser ?

—Je veux suivre l'état de mon père, dit le jeune homme, rester avec lui aussi longtemps qu'il vivra et continuer son commerce après sa mort.

—Très bien, répondit le père ; tu viendras demain au magasin à sept heures.

—A sept heures ! reprit le fils étonné.

—Oui, à sept heures.

Le lendemain matin, le fils arrive à l'heure indiquée, croyant trouver l'homme de loi qui devait faire un acte par lequel son père le mettait co-propriétaire de son immense magasin.

Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre son père appeler le contre-maître et lui dire : voici un jeune homme qui veut avoir de l'emploi dans notre maison, veuillez, s'il vous plaît, lui donner de l'ouvrage et le traiter comme tout nouvel employé.

Le contre-maître dit au jeune commis d'aller porter tels paquets aux adresses désignées ; le jeune adolescent releva la tête, voulut faire valoir ses titres, mais le père fut d'airain.

Le jeune homme laissa le magasin et s'en alla bouder huit jours à un grand hôtel, où le père fit dire qu'il ne se rendait pas responsable des dettes de son fils.

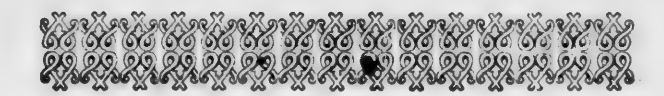
Bref, il fallut que le jeune homme gagnât sa vie par lui-même pendant deux ans ; ayant d'abord de petits salaires, il connut la gêne, et comme il dit, *la valeur de l'argent*. Son père l'invitait à dîner chez lui le dimanche et le traitait comme son fils, mais un fils qui doit travailler six jours de la semaine. Le jeune homme travailla, économisa, deux ans plus tard il avait un peu d'argent devant lui et *aimait* à travailler—son père alors l'appela : Maintenant, mon fils, prends ce million et sois mon associé, ton *éducation présente* te

permet de recevoir sûrement ton héritage.

Le fils aujourd'hui à la tête de la maison de son père, le remercie de la sévérité qu'il a eue à son égard.

—Amis lecteurs, donnez une bonne éducation à vos enfants, ne les gâtez pas ; souffrez que ces enfants soient corrigés, car l'éducation n'est pas une affaire de sentiment, mais de religion ; priez beaucoup pour être éclairés, c'est par la prière que vous connaîtrez la ligne de conduite que vous devez tenir. Priez, et Jésus vous montrera que ce ne sont pas ceux qui ont fait vœu de l'aimer de tout leur cœur, comme les prêtres et les religieuses, qui veulent le malheur de vos enfants.





CHAPITRE XIII

NOS ENNEMIS LES ESCLAVES DU LUXE ET DE L'INTEMPÉRANCE.

Le luxe et l'intempérance dont j'ai déjà parlé, sont aussi des ennemis du peuple.

Y a-t-il trop de luxe dans le pays ?

L'autre jour, je prêchais une retraite dans une paroisse. Un cultivateur vint me chercher pour aller visiter son voisin malade ; nous parlâmes d'agriculture. Il me dit que chacune de ses vaches lui rapportait maintenant de trente deux à trente cinq piastres par année, tandis

qu'autrefois elle ne lui rapportait que six à sept piastres ; qu'il avait maintenant plus de grains sur dix arpents qu'autrefois sur vingt, etc., etc.

—Mais, lui dis-je, êtes-vous plus riche qu'autrefois ?

—Non, mon père, me dit-il, moins riche et je vais vous dire pourquoi : Autrefois on vivait " avec rien " ; aujourd'hui ce n'est plus ça, il en coûte beaucoup pour vivre.

Autrefois on s'habillait à la maison, aujourd'hui on s'habille chez les marchands ; autrefois on allait en charrette à *la messe,* aujourd'hui il faut une voiture couverte et quand la famille est nombreuse, il en faut jusqu'à trois ; autrefois on se contentait d'un cheval qui allait au pas, aujourd'hui il faut un beau cheval qui trotte ; autrefois le harnais de travail suffisait, aujourd'hui il ne suffit plus pour aller veiller à dix arpents de la maison ; autrefois les chaises empaillées à la maison suffi-

saient, aujourd'hui on ne peut pas rester cinq minutes sur une chaise si elle ne vient pas des Etats ; autrefois nos " habits de dimanche " faits à la maison, demeuraient propres cinq à six ans, aujourd'hui on ne va plus à la messe avec un habit que nos voisins nous ont vu sur le dos l'année précédente.—Que les temps sont changés, mon père, que les temps sont changés ! aussi que les terres changent de nom souvent !! Vous voyez chaque dimanche à la porte de l'Eglise ces trois cents belles voitures couvertes, ces beaux harnais argentés, ces belles et laides demoiselles en belle robe tout flamblante neuve, ces garçons avec chacun une montre au côté ! eh bien ! mon père, vendez tout cela, puis la terre du bonhomme par-dessus le marché, et je ne pense pas que vous en ayez la moitié assez pour payer les dettes de la paroisse. —Trop de " fierté, " mon père, trop de

" fierté "!! Voilà ce que me disait ce brave homme, et voilà ce que chacun de ceux qui me lisent, disent dans le fond de leur âme.

Un tel état de choses est bien triste!! Vous me permettrez de vous faire lire de nouveau ce que j'écrivais il y a dix ans, dans ma seconde " Mine " : D'après le recensement, Ontario a produit 29 millions de minots de légumes de plus que Québec, pour nourrir ses animaux. Mais pendant, qu'Ontario sarcle ses betteraves, Québec se promène ; nous avons dans la province 230,000, oui, deux-cent-trente mille voitures à brûler pour devenir sur le même pied que notre voisine, c'est-à-dire dix millions de piastres que le démon du luxe arrache de ses esclaves.

En effet, presque tous les cultivateurs d'Ontario vont se promener et même vont aux noces, en voiture de marché qu'ils appellent "express"; ils emploient le

dimanche la même voiture dont ils se servent la semaine pour aller vendre leurs denrées. Mais, dans notre Province, on achète une voiture de marché (express) qu'on paie soixante-dix piastres, puis deux voitures—une pour " les vieux " et une pour " les jeunes," qu'on paie chacune de cent à cent vingt piastres—voilà pourquoi nous avons deux cent trente mille voitures de plus qu'eux.

Il y a deux ans nous avons acheté pour un million de piastres de chapeaux ; les cultivateurs doivent y être pour les trois quarts dans ce chiffre : pourtant un chapeau de belle paille aux couleurs variées est plus léger, moins chaud, plus propre et ne coûte presque rien. Je parle ici de chapeau d'hommes, car je ne me prendrai pas avec "la tête" des femmes, je n'en finirais plus ; il me faudrait ôter trop de rubans, d'aigrettes et de plumes avant d'arriver à la tête ; je leur ferai remarquer

seulement que tout cet attirail coûte bien cher et ne rend pas jolies celles qui sont laides.

Réfléchissez, mes chers amis, aux dépenses inutiles que vous faites, car nous avons beaucoup de mauvaises récoltes dans le pays. Dieu est irrité de voir qu'on sacrifie tant au démon. Il veut nous faire voir que les récoltes qu'il nous donne, ne doivent pas être employées à satisfaire notre vanité. Avec de mauvaises récoltes, on ne paie pas ses dettes, ne payant pas ses dettes, on est obligé de passer à d'autres la terre, où l'on a versé tant de sueurs.

Maintenant, un mot de l'intempérance. Je vous en ai parlé longuement à ma dernière visite : cette fois-ci je ne veux qu'attirer l'attention sur la conduite de nos ennemis à cet égard.

Les ennemis du peuple veulent multiplier les auberges. Il n'y a pas à se le

cacher : le lémon de l'ivrognerie est maintenant une puissance dans ce pays ; il cause des maux incalculables dont je ne retracerai pas le tableau. Si l'on ne veut pas combattre contre " l'antique serpent," on est perdu.—Dans ce dix-neuvième siècle, on veut jouir et jouir encore. Les hommes de caractère doivent lutter pour arrêter ce torrent de sensualité qui menace d'engloutir notre jeunesse.

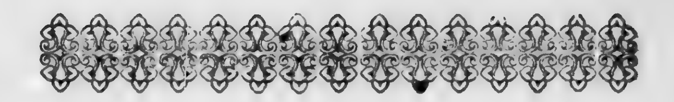
Si l'on en veut un exemple, le voici : Une partie de la ville de Montréal se rend au parc Sohmer *le dimanche*, on reste là environ deux heures. Jusqu'ici on avait de la liqueur de gingembre, de soda, etc ; ceci ne suffisait pas, " il fallait avoir de la bière !" ce n'est pas le grand nombre qui le voulait, mais c'était ceux qui criaient le plus fort ; on a cédé ; maintenant ils ont de la bière. Etre incapable de passer deux heures sans prendre de bière, n'est pas un signe d'un grand esprit

de pénitence : sera-t-il dit que le peuple canadien est un peuple de viveurs et de bambocheurs ? A nos conseillers d'y voir. On a calculé que la ville de Montréal dépense inutilement dix mille piastres par jour, que les ennemis du peuple lui arrachent pour le retenir dans la dégradation et la misère. Aux grands maux, les grands remèdes ; l'Eglise et l'Etat doivent ici se donner la main. Il faut un programme : ne pas vendre de boisson le dimanche, n'en pas vendre aux enfants mineurs, ni aux ivrognes, et une amende à payer par ceux qui enfreindront cette loi. En Suède, maintenant, ce sont les municipalités elles-mêmes qui vendent la boisson ; elles engagent un homme à cet effet ; celui-ci n'est pas intéressé dans la vente, il peut refuser quand il le juge à propos, et le soir il reçoit toujours le même salaire. Quelques voyageurs m'ont dit que ce système avait produit de bons résultats.

Une chose est bien certaine : tant que le vendeur sera intéressé, il refusera rarement, soit aux ivrognes, soit aux autres.

Prions, mes bons amis, pour que ceux qui se rangent du côté du démon de l'ivrognerie puissent se convertir, et qu'ils n'aient pas à regretter pendant toute l'éternité, d'avoir favorisé le vice de l'ivrognerie.





CONCLUSION

Mes chers compatriotes,

JE prends maintenant congé de vous J'ai cherché par ce petit volume, à vous faire connaître les ennemis du peuple—de tout le peuple, car, dans ce pays-ci, il n'y a pas de castes, nous sommes tous du peuple ou tous nobles, comme vous voudrez ; nos titres de noblesse nous ont été accordés par le ROI TRAVAIL ; ces titres nous ont été décernés sur le champ de l'ouvrage ; notre écusson est gravé sur nos fronts où brille la croix du Saint Baptême et que la sueur a sillonnés—

tant que la croix de Jésus y brillera et que la sueur du travail y coulera, nous pourrons dire que nous ne sommes point dégénérés de notre ancienne noblesse.

Mais, dès que nous permettrons au démon de venir de ses griffes déchirer sur notre front, le contrat que nous avons fait par notre baptême avec Dieu, à l'instant même nous serons désanoblis.—Cette noblesse, celle de l'âme, qui l'emporte de beaucoup sur celle du sang, les suisses et les francissons veulent nous l'enlever, pour cela ils cherchent à éloigner le peuple du clergé et de leurs aides, les communautés religieuses, c'est-à-dire de nos enfants, de nos frères, de nos oncles de nos tantes, de nos propres fils et filles. Quel est celui d'entre nous qui ne compte pas un parent parmi les prêtres ou les religieux, que dis-je? parmi nos évêques qui sont tous les enfants du peuple comme nous. La lutte est engagée;

d'un côté, ceux qui ne vont jamais à la messe ni à confesse, comme Chiniquy, tous les suisses, les francissons, les franc-maçons et les juifs, et tous ceux qui sacrent contre les prêtres qui ne leur ont pourtant jamais fait de mal ; de l'autre côté, tous les Canadiens-français dignes de ce nom, tous ceux qui savent qu'il y a un Dieu, que ce Dieu a établi une Eglise, que cette Eglise est celle à laquelle nous appartenons et hors de laquelle il n'y a pas de salut.

Il faut *s'unir* et *s'organiser*, c'est le devoir rigoureux de tout catholique de prendre l'arme qui lui va le mieux et de combattre. Il faut *oublier* le passé ; jusqu'ici les luttes que nous avons eues ont été entre catholiques ; dans les limites de la foi, chacun abondait dans son sens, croyant que si ses idées prévalaient, un plus grand bien s'en suivrait ; il y a eu de rudes coups portés de part et d'autre, toutes

les blessures ne sont peut-être pas encore cicatrisées ; mais rappellons-nous que nous sommes chrétiens,qu'il fautoublier le passé et nous rallier autour du drapeau que nos chefs Nos Seigneurs les Evêques portent en main.—Sans doute, il y aura encore des divergences d'opinion, "autant de sentiments que de têtes ", mais tous ceux qui aiment le peuple, tous ceux qui veulent le sauver dans ce monde et dans l'autre, ne doivent pas regarder comme *ennemis* ceux qui ne pensent comme eux sur des questions secondaires. Quiconque désire que la Religion ait sa place d'honneur au foyer de la famille, à la tribune de l'école, au conseil de la nation, doit être regardé comme *un ami*, un soldat de la grande armée canadienne-française-catholique. Là est la force, là est le salut.

Dieu tout-puissant ! faites qu'il en soit ainsi ! Que nos juges, nos médecins, nos

avocats, nos notaires, nos journalistes viennent se grouper autour de nos Evêques dont l'autorité est méprisée ; ils trouveront là nos cultivateurs et nos artisans, et tous ensemble nous écraserons en bien peu de temps la tête du serpent qui, par la bouche des suisses, des francissons et de tous les voltairiens du pays, fait entendre ses sifflements de haine satanique contre le peuple canadien.

Vous, jeunes gens qui sortez de tous nos collèges, nous tournons nos regards vers vous ; deux drapeaux sont en présence : l'un est tenu par les francissons et les chiniquistes, il porte dans ses plis ces mots écrits en lettres de sang : haine à tout ce qui est catholique, en d'autres termes, “ canadien-français.” L'autre est la croix de Jésus portée par nos Seigneurs les Evêques, glorieux drapeau qui a essuyé toutes les tempêtes, affronté tous les orages, subi toutes les haines ; drapeau

qui a reçu tous les repentirs, abrité tous les indigents, soulagé tous les malades, fortifié tous les défaillants ; drapeau qui a éclairé toutes les intelligences, guidé toutes les volontés, enthousiasmé tous les cœurs : drapeau qui a pour base, le mont du Golgotha, pour hampe la croix du Calvaire, pour écusson, l'image du Christ ; drapeau rougi du sang de tant de martyrs, embelli de la science de tant de docteurs, soutenu par la constance de tant de confesseurs, lavé dans les larmes de tant de pénitents et qui reflète dans l'onde de ses plis, le beau lys de pureté qu'est venu y déposer la main de tant de vierges.

Jeunes gens de nos collèges, à l'âme noble, au cœur pur et à l'esprit droit, vous dont le sang brûle les vaisseaux qui le contiennent, c'est ce drapeau qui n'a jamais subi une défaite que votre mère l'Eglise vous présente pour vous conduire à la

victoire. Nos Seigneurs les évêques marchent de l'avant et vous appellent au combat, voyez la noble attitude que ces chevaliers sans peur et sans reproche tiennent dans la lutte actuelle, soit devant la magistrature, soit dans le conseil de l'Instruction publique ; ils vous font l'honneur de vous inviter à les suivre pour combattre le même combat, remporter la même victoire, participer au même triomphe et partager la même gloire.

Amis lecteurs, je suis obligé de terminer ici ma visite.

Voyageur par état, je reprends demain la haute mer.

Vous trouverez que ce petit livre n'est pas complet, je suis de votre avis.

Mais, comme j'entends déjà de ma chambre les aboiements de la meute, j'ai cru bon de garder un peu de munitions pour riposter à la fusillade dans une nou-

velle Mine "AUTOUR DU DRAPEAU," que j'ai découverte ces jours-ci.

Que Marie Immaculée nous protège tous ! !



TABLE DES MATIÈRES